

Lavandières de jour, lavandières de nuit Bretagne et pays celtiques

*
CRBC 6 décembre 1996

**

Daniel Giraudon

A côté des sources, des rivières, des lacs et surtout des fontaines, la lavoir fait figure de parent pauvre dans l'ensemble des études consacrées aux lieux humides. De la même manière, si le métier de lavandière a pu attirer le regard des photographes, auteurs de cartes postales, au début du siècle, il n'en a pas moins été négligé par les chercheurs par rapport à d'autres comme celui de tailleur, couturier ou sabotier. On se demande pourquoi car le rôle tenu par ces femmes de peine dans les villages est loin d'avoir été négligeable. En outre, le légendaire attaché au lavoir et aux lavandières est relativement riche et mérite qu'on s'y arrête. Rencontrant les dernières représentantes de la profession, interrogeant les plus anciens de nos informateurs, nous avons glané ici et là des éléments propres à donner un certain éclairage sur le sujet.

Maintenant que l'eau courante est partout présente dans les habitations, que toutes les maisons neuves sont équipées d'une salle de bain, on a du mal à imaginer ce que pouvait être l'hygiène autrefois dans les campagnes. Pour la première moitié du vingtième siècle, le principe de changement du linge de corps une fois par semaine était une règle assez générale. Il avait lieu le dimanche et faisait partie de tout un endimanchement vestimentaire qui permettait d'être présentable au bourg notamment pour se rendre à la messe. Pour les draps, les torchons, c'était une autre paire de manches et les situations étaient très variables selon les familles, selon les milieux. Avant l'arrivée des machines à laver dans les années cinquante, c'est au lavoir que s'effectuent les lavages.

Les différents noms du lavoir

En Haute-Bretagne, la pièce d'eau autour de laquelle se rassemblent les lavandières porte le nom de **Doué**, ou **douet**¹. En Basse-Bretagne, où ce terme est connu, l'Atlas Linguistique de Pierre le Roux mentionne diverses appellations ; sur la carte "lavoir", nous relevons les mots suivants : **poull** (mare), **gwazh** (ruisseau), **stank** (étang), **lenn** (étang), **stêr** (rivière), **prad** (prairie), **oglen**, **goleri** (étang).² Ces différentes dénominations en breton correspondent à des sites naturels où l'on avait coutume de laver, c'est à dire : la mare, le ruisseau, l'étang, la rivière...

On remarque, d'après cette même carte, des ensembles relativement homogènes qui pourraient correspondre, en gros, aux différentes aires dialectales : Léon, Trégor, Cornouaille, Vannetais. On note aussi que très fréquemment, on ajoute les termes **kannañ**, **kannou**, **kanno** ou **da gannañ** pour justement marquer la différence entre **ur stang** : un étang et **ur stang da gannañ**, un lavoir c'est à dire un petit "étang" sur lequel on lave. En Trégor, **gwazh** signifie "ruisseau" alors qu'on l'utilise pour **lavoir** en Goëlo, où le ruisseau se dit : **gweradenn** ou **ruzelenn**.

On notera encore que par exemple à Mael-Carhaix où un lavoir alimenté par une fontaine est traduit par **stêr**, on disait : "**Me zo vont d'ar wazh**" ou "**Me zo vont d'ar renier**" lorsqu'en été, on allait laver au ruisseau ou à la rivière parce que l'eau manquait au lavoir, **stêr**.

Interrogeant une ancienne lavandière de Trélévern sur la toponymie des lavoirs, j'obtiens les noms suivants : **Wazh wenn**, **Stang lopereg**, **Poull ar beden** et **Toull ar c'harr**. Autrement dit le nom même du lieu a conservé sa réalité physique. Pour ce qui est de la pièce d'eau elle-même, le lavoir, elle utilise le mot **stank** mais elle sait que dans la commune suivante, Trévoux-Tréguignec, on dit **gwazh**.³

¹ Le dictionnaire Larousse en donne cette définition : petit courant d'eau ou grand réservoir creusé de main d'homme dans lequel les femmes allaient laver leur linge. L'aire géographique de ce nom est très étendue en France avec aussi des synonymes comme: doux (Bourgogne), doux, doix, douise, dhuis (Champagne) qui viendraient du latin *ductus* : conduit. (Larousse du XX^e siècle). le mot *douet*, était aussi connu dans certaines villes de Basse-Bretagne et même dans l'île de Sein.

² Ogañ+lenn : étang à rouir. On mettait autrefois le lin et le chanvre à rouir dans ces mares qui pouvaient à d'autres moments servir de lavoir.

³ On insiste souvent en Bretagne sur la différence de parler d'un terroir à un autre. Des personnes vont même jusqu'à dire qu'elles ne comprennent pas celles des communes voisines mais il est amusant de constater qu'elles s'empressent aussitôt de vous faire la liste des mots qu'elles emploient et de donner l'équivalent des mêmes termes utilisés par les autres : nous on dit **press**, eux disent **koutouar**...

On peut regretter l'insuffisance des points d'enquête dans l'étude de Le Roux. C'est ce qui fait que nous avons découvert une petite aire regroupant 4 communes et demie (St Gelven, Laniscat, Plussulien, St Ygeaux, Gouarec) où pour nommer le lavoir, on dit "**gwezh**, ou **gwezh kanno**", comme dans le Goëlo, **gwazh**.

Du côté de Gouarec, Laniscat, Plélauff, on emploie aussi le mot **laouer**. Cela vient sans doute de **louar**, signifiant "auge", dans laquelle on lavait autrefois le petit linge mais pourrait être aussi une bretonnisation du mot français « lavoir » ?

Dans le secteur de Lannilis où Le Roux, toujours pour "lavoir", a relevé les noms de **stank** et de **lenn**, nous avons recueilli quant à nous, le mot **prad** qu'il ne mentionne que dans le Cap.

C'est la même chose si nous prenons maintenant la carte "étang", Le Roux donne le mot **stank** pour la région de Lannion. Il ne cite pas le mot **lenn** qui est pourtant connu en bord de mer, et pour exemple, citons le **vorlenn** à Locquémeau, à Perros-Guirec, et à Plougrescant (Pors Hir). Dans ce cas, le terme **lenn**, plus ancien, aurait été conservé pour marquer la différence entre un étang d'eau douce et une pièce d'eau saumâtre.

Il semble donc que le mot désignant le lavoir a subi quelques changements au cours des siècles. On a noté le poids de l'aire dialectale mais aussi une inévitable érosion. Il y a pu y avoir d'abord évolution de la langue. Un mot ancien comme **lenn** a pu faire place à un mot plus récent comme **stank**, lui-même remplacé par **doué**. Les habitudes de lavage dans un étang ou dans une mare ont pu être modifiées pour des raisons de commodités, de meilleure hygiène, de changements d'habitudes : sur le ruisseau (**gwazh**) ou la rivière (**stêr**), l'eau constamment renouvelée, est plus propre.

On est tout de même surpris par la variété des termes utilisés en Basse-Bretagne à côté du seul "doué" utilisé en Haute-Bretagne. Pour mieux cerner ces évolutions, il serait en outre intéressant de combler les vides laissés par le travail de Le Roux à l'échelle de toute la Bretagne bretonnante.

Les grandes lessives

Au XIXe siècle, en particulier pour le gros linge comme par exemple les draps de grosse toile, **niñselio rouz**, ou les chemises de chanvre, on en était encore à la période des lessives biannuelles, au printemps et à l'automne, nommées "**buées**" en Haute Bretagne et "**kouez**" en pays bretonnant. Cela laisse donc supposer, soit qu'on avait une bonne réserve de linge de maison, soit qu'on en changeait peu souvent. C'était sans doute fonction de l'aisance de chacun. On mesurait, dit-on, la richesse des familles, aux piles de draps entassées dans les armoires.

Ces lessives se déroulaient dans le cadre d'une entraide essentiellement, pour ne pas dire exclusivement, féminine¹. **Comme toutes les besognes sérieuses**, raconte Hélias, **elles duraient trois jours qui correspondaient dans l'ordre au Purgatoire, à l'Enfer et au Paradis**. Le premier jour, le linge entassé dans d'énormes baquets de bois, **ar pelez** trempe longuement pour se libérer de ses plus grandes souillures, c'est le Purgatoire. Les pièces de toile sont ensuite entassées, à plat, dans une cuve circulaire en veillant à ce que les plus sales soient placés sur le dessus. On recouvre le tout d'une sorte de drap de chanvre tissé très gros, donc poreux, **linsel skloagerez, ul lian kare**, (c'est l'**enchéroué** en gallo). Sur cette pièce de toile, on répand largement une couche de cendres d'ajoncs selon les uns, de pommier ou de chêne selon les autres, préalablement tamisées avec soin. Parfois aussi, on met la cendre dans des petits sacs (pouchots en gallo : la cendre est empouchée dans une vieille manche nouée aux deux bouts). Grâce sa richesse en carbonate de potasse, elle constitue un excellent agent nettoyant. Afin de parfumer le linge, on glisse dans le paquet (ou dans l'eau que l'on verse), une branche de laurier sauc sec.

On fait chauffer des chaudronnées d'eau et pendant au moins une demi-journée, c'est l'enfer : on jette cette eau bouillante sur les cendres qui vont tenir lieu de lessive à la place de savon ou d'autres produits alors inconnus ou trop chers. C'est ce qu'on appelle : **redék ar c'houez** en breton, en français : **couler la lessive**, et **mener la buée** en gallo. L'eau se charge de cendres et filtre à travers le tissu grossier pour aller imprégner et detremper les linges à laver. A fond, l'eau s'écoule par la **pisserotte** dans un seau placé sous la bonde du **cuveau**. On laisse faire la chimie la nuit. Le jour suivant, on charge le tout sur une charrette et on le conduit au lavoir. C'est l'instant du paradis, celui où le linge, savonné, rincé et essoré retrouvera sa pureté originelle.

Ces grandes lessives constituaient autrefois un temps fort de l'année, une grande fête, avec repas, jeux et danses auxquels, bien sûr, la jeunesse participait activement.

Des lavoirs privés aux lavoirs publics

Plus près de nous, jusqu'aux années cinquante, les lessives se sont multipliées autour des lavoirs, qu'ils soient privés ou publics. Existente en effet, des lavoirs attachés à une seule maison ou une seule ferme, proches ou éloignés du logis. Certains propriétaires les mettent à la disposition des fermes du quartier. En ce cas, "pour payer leur eau", on exige parfois d'elles une petite redevance ou une journée ou deux de travail, par exemple lors du battage, **un dewezh eost**. Dans tous les cas, elles sont sollicitées, une ou deux fois l'an, pour vider et nettoyer la pièce d'eau. En la circonstance, on fait appel aux hommes. Comme après la moisson, on se retrouve autour d'un café quand la corvée est accomplie.

La nature de l'emplacement et de l'alimentation en eau des lavoirs est également variable. Proches ou loin des habitations, ils sont installés au bas d'une prairie, en contrebas d'une source ou d'une fontaine, en bordure d'un ruisseau ou d'une rivière

Il existe aussi des lavoirs publics, propriétés d'une commune et généralement situés dans l'agglomération. De sites naturels, on passe à des lieux aménagés par l'homme. On cherche à améliorer les conditions de travail des laveuses. Le fond des lavoirs est recouvert de dalles qui isolent de la boue, la pièce d'eau est couverte pour protéger de la pluie, le pourtour est cimenté pour poser les caisses à laver sur une surface plus plane et donc plus stable. On cherchera progressivement à faire de même dans les campagnes. A Chateaulin, comme à Nantes à Strasbourg ou à Paris, on fait dans l'original avec des bateaux-lavoirs le long de la rivière.

Le domaine réservé des femmes

Le lavoir, est avant tout, le domaine réservé des femmes. Les hommes ne s'y montrent pas, si ce n'est pour pousser une brouette un peu trop lourde ou pour tordre un drap trop encombrant. Une ou deux fois par an, ils sont également là, pour curer la mare, mais - **les femmes aussi !** s'empresse d'ajouter une de nos informatrices, ancienne lavandière de profession.

- **Pour quoi donc faire?**...demandons-nous.

- **Pour commander, bien sûr !** rétorque aussitôt la vieille laveuse.

Les femmes au lavoir sont en effet sur leur territoire. C'est l'homme qui, en principe, porte le pantalon, mais c'est la femme qui le lave. Il en est des tâches comme des lieux. La tradition l'impose : à chacun son rôle, à chacun son secteur. En dehors de l'espace agricole, de même que la femme ne s'aventure pas à la forge ou au café, de même l'homme n'approche pas du lavoir public. Le risque serait bien trop grand pour lui de se trouver face à un groupe qui, n'admettant pas cette intrusion, ferait vite front pour le chasser autant par des coups de langues que par des coups de battoirs. Dans leur ouvrage sur la Basse-Bretagne, Bouet et Perrin évoquent un de ces châtiments : "**Ici, le premier valet de ferme a enfreint les règlements de la police du lavoir et subira la bascule dans l'eau. Trois joviales et robustes vierges sont chargées de la correction.**"⁴ Pris par les aisselles et par les pieds, après trois balancements, l'imprudent se retrouve à la baille !

Quand le lavoir est attaché à une seule ferme, ou loin des habitations, il est l'endroit où la lavandière peut s'isoler, trouver un peu de calme ou même passer une colère en frappant sur la toile : "**S'il y avait quelque chose qui me contrariait, nous dit l'une d'entre elles, je prenais mon paquet de linge et je descendais à Traou gwajo. Là, j'étais tranquille**".

Le centre des nouvelles

Mais avec son lot de femmes, le lavoir, surtout quand il est public, est avant tout le carrefour de la communication, le centre de l'information. Selon le mot d'Hélias : On y entend **le journal parlé de la paroisse** comme le disent bien ces rimes anciennes :

**War ar stank hag er milino
'Vez klewet ar c'heloio.**

Au lavoir et au moulin

On entend les nouvelles.

Ce caquetages n'est pas du goût de tous, on s'en doute. Le curé de la Poterie, près de Lamballe, refuse de céder à la mairie une petite parcelle de son jardin pour construire un lavoir parce que dit-il : "**les bavardages incessants des lavandières et le bruit des battoirs pourraient troubler la sérénité des offices religieux.**"⁵

Quels sont donc leurs sujets de conversation ? Ce sont essentiellement les nouvelles du pays, les naissances, survenues et à venir, les mariages, les décès, les potins, les cancans. Les lavandières font partie d'une communauté villageoise où chacun épie les faits et gestes du voisin, où tout le monde se connaît et se côtoie à longueur d'année. Le petit linge en voit, et en fait voir, de toutes les couleurs. Le linge à laver renseigne la lavandière sur la vie des familles. Les regards inconvenants des curieux lisent sur le fil à linge les événements familiaux.

⁴ A. Bouët, O. Perrin, *Breiz-Izel ou vie des Bretons de l'Armorique*, La grande lessive p 377, Paris 1844.

⁵ M. Hamon, *La Poterie autrefois*, pp112-113, Saint-Brieuc 1969.

Certaines laveuses sont bien indiscretes et ne se font pas faute de multiplier les confidences. Il est bien difficile de tenir sa langue, et la surenchère ne manque pas. Chacune tient à en rajouter sur sa voisine. Pour tenter de couper cours à ces papotages, les bourgeois de Pontrioux ont tous au bas de leur jardin, un lavoir privé en bord de rivière. Leur lavandière au travail, pour ainsi dire isolée, est ainsi forcée à une certaine discrétion. En outre, on la soigne bien pour la faire, si possible, rester discrète.

Les mauvaises langues

Ce n'est pas chose facile. Les lavandières ont la réputation de cancaner passablement : tout le monde en prend pour son grade et les propos sont parfois acides. **Au lavoir, on lave le linge et on salit les gens**, avait écrit un anonyme sur le mur d'un lavoir.

Comment s'expliquer pareil comportement ? Est-ce le fait d'être seules, entre femmes, en groupe ? Se sentiraient-elles chargées d'une mission de tribunal du village apte à juger des conduites que la morale villageoise réproouve ? La rudesse de leur tâche contribuerait-elle à aiguiser leur langue ? Chercheraient-elles à prendre une revanche sur leur dure condition de lavandière, surtout pour celles dont c'est le métier ? Y aurait-il dans certains cas un ressentiment de classe ?

Sans doute y-a-t-il un peu de tout cela. Grâce au lavoir, les femmes peuvent prendre le large quelque peu : elles sortent du cercle restreint de la maison dans lequel la tradition les a confinées, échappant ainsi, pendant quelques heures, à la surveillance des hommes. Elles commencent par parcourir ensemble le chemin qui les mène à l'eau, et elles peuvent déjà là, échanger quelques confidences. Dès lors qu'elles sont entre elles, elles se sentent plus fortes et savourent enfin les joies du bavardage : les voilà lancées, et elles ne se gênent vraiment pas pour tailler des costumes sur mesure, **porpañcho newez**. Les mains sont occupées, mais l'esprit est libre. C'est ainsi qu'elles font et défont des réputations. Ce n'est pas pour rien que dans certains villages, on a baptisé le lavoir : "**la chambre des députés**". C'est là qu'elles tiennent conseil.

Le malheur des uns fait le bonheur des autres, dit-on, et peut-être ces lavandières éprouvent-elles quelque réconfort à faire état de ces infortunes d'autrui. Au lavoir, elles se trouvent un rôle social indépendant qui leur donne de l'importance : elles dénoncent les mauvaises conduites et clouent au pilori ceux qui commettent des écarts. Elles savent qu'on les craint : il en résulte pour elles une sorte de considération, qui décuple leur énergie pour accomplir leur besogne, qui n'est guère exaltante par elle-même.

Hierarchie et savoir faire

Au lavoir public, il s'établit une hiérarchie entre les lavandières. Celles dont c'est le métier et les plus âgées y ont souvent leur place attitrée. Ce sont elles qui tiennent le haut du pavé. Les places sont parfois chères autour du lavoir municipal, surtout le lundi. Il faut arriver tôt. Ecoutons François Kergonou, parler des lavoirs de la région brestoïse : "**La place la plus prisée est la pierre près de la fontaine. L'eau y est toujours renouvelée et donc plus claire, plus fraîche en été et moins rude en hiver. Cette dalle respectable est aussi la plus grande et la plus belle du douet. Elle est réservée d'office à une blanchisseuse de métier, à la plus ancienne. Un inconvénient, les gens qui viennent puiser de l'eau à la fontaine ont tendance à laisser gicler le trop plein sur les pieds de notre brave femme, provoquant d'amples protestations.**"⁶

Le lavoir public est un lieu de conflit, c'est inévitable, de là, sinon des crépages de chignons, du moins des joutes verbales, et Dieu sait si les lavandières manient le verbe aussi bien que le battoir. Un exemple en passant : nous sommes au lavoir public de Pontrioux. Une jeune femme de Hengoat, un peu effrontée, est venue "chicaner" les lavandières du coin. Une vieille, qui la connaît et qui sait que son mari vient de la quitter, lui dit : - **Elec'h klask jeu d'an dud, 'vije welloc'h dit mont da glask da den !** (Au lieu de chercher des histoires aux gens, tu ferais mieux d'aller chercher ton mari). - **Kerz te, da glask da hini**, réplique la jeune (va donc chercher le tien, toi), La vieille alors rétorque : "**Ekskuzit ac'hanon merc'hig, met me renkche toullañ !** " (excusez moi, fillette, mais il faudrait que je creuse). Son mari était mort depuis longtemps !

Voici un autre exemple non moins dénué d'humour : une femme était au lavoir, à genoux dans sa caisse à laver, toute neuve. Voilà son frère qui passe et lui dit : "**Daonet Claude, bet peus ur vag newez !**, non de nom, Claude, tu as eu un bateau neuf ! : **Ya vat, emei, ar vag kozh neus graet peñse**, Oui certes réplique Claude, le vieux bateau a fait naufrage."

Le savoir-faire de chacune des lavandières fait apparaître une autre hiérarchie. Toutes elles mettent en oeuvre des gestes précis, mais il y a des degrés dans l'habileté à battre le linge. Certaines, de surcroît, lavent plus blanc que d'autres encore que la clientèle ne facilite pas toujours la tâche de la lavandière à laquelle on confie parfois du

⁶ François Kergonou, La vallée des lavoirs, Editions mémoire de St Pierre, 1991

linge dans un bien triste état, surtout celui des hommes. " **Ceux-ci**, nous confie une femme de Canihuel, **aimaient bien quand leur pantalon était "ciré" avec la salissure naturelle et le couteau ou les mains que l'on essuie sur la jambe. Et si celle là voulait avoir la guerre avec son mari, elle n'avait qu'à prendre son pantalon pour le laver et il disait : - Fidemdoule Eugénie, ne oa ket lous**, Nom de nom, Eugénie, il n'était pas sale. **Pour eux, un pantalon n'était jamais sale. Ils ne se sentaient pas bien dans un pantalon propre !**"

Les anciennes ne sont pas tendres avec les jeunes filles qui, accompagnant leurs mères au lavoir, s'essayent au métier. Elles se moquent d'elles, leur promettant un ivrogne pour époux quand elles mouillent leur tablier en lavant : " **Un ever-jistr po, glebiet teus da davanjer !**".

Résistance au progrès

S'il est une qualité que tout le monde reconnaît à la lavandière, c'est son courage au travail ; à tel point que, lors de l'arrivée des machines à laver, les anciens, et encore plus, les anciennes traitent de paresseuses celles qui réclament l'achat de cet appareil ménager, significatif du progrès. " **Tant que ma belle-mère a été en vie, il n'a pas été question d'acheter une machine**" assure une informatrice. En milieu paysan traditionnel, la notion d'effort est toujours valorisée et mise au premier rang. Pour la génération qui n'a pas vécu ou qui n'a pas accepté le machinisme, celui qui cède à la facilité, qui rechigne à l'effort, est considéré comme un paresseux, comme quelqu'un qui ne vaut pas grand-chose.

On invoque d'autres arguments pour faire obstacle au changement : les machines abîment les draps, lavent moins bien et consomment beaucoup d'eau : " **Ma voisine me dit que ce n'est pas vrai, mais je vois bien sa facture d'eau, elle est bien supérieure à la mienne !**" déclare une femme de Gouarec. L'idée de gaspillage est également mise en avant : " **Autrefois, on ne lavait pas toutes les semaines ni tous les quinze jours.**", me dira une autre informatrice. " **On ne gaspillait pas l'eau comme maintenant !**" Dans l'ordre des priorités, l'économie passe avant l'hygiène. Même avec la machine à laver, ce sera le même refrain : " **Moi j'ai toujours ma première machine**, me dit une vieille femme de Jugon, **ma belle fille en est à sa troisième !**"

Puisqu'il est question de refrain, parlons du bruit de la machine : il exaspère aussi les anciennes lavandières et ne peuvent s'empêcher de dire comme notre informatrice excédée par le ronron du moteur : " **Si j'avais pris ce linge au lavoir, j'aurais été plus vite et j'aurais pas eu les oreilles cassées.**"

On prétend aussi que les draps lavés à la machine sont moins blancs. La qualité du lavage faisait autrefois la réputation de la lavandière. Les mauvaises lessives sont marquées par un dicton :

**Emañ evel kouez Sant-Loeiz,
Pa oa gleb e oa du,
Pa oa sec'h e oa griz.**

Elle est comme la lessive de Saint-Louis
Quand elle était humide elle était noire,
Quand elle était sèche, elle était grise.

Au milieu de notre siècle, on fait encore sécher les draps au soleil, sur les haies ou même sur l'herbe. A plat sur la verdure, on les humecte un peu, et ils deviennent plus blanc que le blanc (comme disait Coluche). Cette valeur du lavage traditionnel a bien été exploitée ces dernières années par la publicité de la mère Denis avec sa parole d'évangile : **c'est vrai ça !** Ici entrent en jeu des conceptions pour ainsi dire inconciliables. En effet, on oppose la valeur passée du travail bien fait, où le temps ne compte pas, à la valeur moderne d'efficacité et de gain de temps. S'ajoute dans la conception des anciens le souci constant de toujours réduire la dépense en numéraire, à l'encontre du "gaspillage" actuel généralisé.

N'a pas non plus sa place qui veut, au lavoir. On admet mal d'y voir des gens qui auraient dû s'attacher les services d'une laveuse de profession. Une informatrice de Fañch Elegouët raconte s'être bien amusée le jour où deux "dames" étaient venues au lavoir et que personne ne leur avait adressé la parole : "⁷

Un travail pénible

Quand on en a les moyens, on ne se fait pas faute de confier ce travail à une main d'oeuvre rétribuée. C'est que le lavage du linge est une véritable corvée : " **Quand ma mère revenait du lavoir** raconte une informatrice, **elle avait les mains toutes gonflées et toutes rouges.**" " **Quel travail pénible que laver le linge ! On souffrait autrefois à laver le linge !** déclare l'informatrice de Fanch Elegouët. " **Il fallait vraiment avoir besoin de gagner sa vie, pour aller au lavoir !**" dit une autre. En hiver, l'eau est glacée. Il faut parfois casser la glace avant de se mettre au travail. C'est pourquoi, en période de grand froid, quitte à faire un plus long chemin, on cherche un lavoir bien abrité, alimenté par une fontaine dont l'eau est tempérée. On s'épargne de la sorte l'onglée, **an ivin-derv**, la brûlure des ongles. **Dour mommenn oa tommoc'h, dour rinier, dour red oa ynoc'h.** Mais en contrepartie, on doit pousser plus longtemps la brouette avec tout son poids de linge humide. Certains lavoirs

⁷ F.Elegouët, *Paysannes du Léon*, pp185-6, Tud ha Bro, Plouguerneau 1980.

sont mal entretenus : avec une eau plus ou moins stagnantes, croupie et verte. D'autres sont peu profonds, d'autres encore, utilisés par trop de lavandières en même temps, se couvrent rapidement d'une épaisse couche savonneuse.

Les femmes sont à genoux pendant des heures, peu protégées par une caisse en bois à trois pans. La rugosité du bois brut est à peine adoucie par une couche de paille dans un coussin de toile. Ces caisses constituent une protection dérisoire contre l'eau qui gicle et qui s'insinue. Souvent, les laveuses travaillent même sans être abritées ou alors par une pauvre et unique touffe de saule. Elles sont exposées aux intempéries, cassées en deux, le corps tendu vers l'eau dans un mouvement incessant de va et vient, donnant des coups de battoir jusqu'à épuisement. Mais ce n'est pas tout, "**Le pire, c'est de sortir les mains de l'eau et conduire sa brouette**", nous dit une informatrice : il faut ramener ce lourd fardeau par de mauvais chemins pentus, souvent éloignés de la maison. Les journées sont longues ; commençant tôt le matin, les lavandières rentrent bien souvent à la nuit. Et tout cela pour une bien maigre rétribution.

À la question de savoir pourquoi elles ont exercé ce métier, la réponse est toute simple : "**Il fallait trouver du travail**", "**A ce moment-là, il fallait gagner, aussi !**". L'avantage de la profession, pourrait-on dire, c'est qu'il n'exige pas grande qualification et par conséquent le premier venu, ou plutôt la première venue, dépourvue d'emploi, pressée par la nécessité, à la recherche d'un travail, quel qu'il soit, trouve là de quoi subsister, en besognant dur. C'est dire que les candidates à ce labeur sont souvent issues des derniers degrés de l'échelle sociale. Pour résister à la rudesse de la tâche, certaines lavandières se laissent aller à "boire un petit coup". "**Ce métier ingrat**", écrit Jeanne Le Mézec, "**était la plupart du temps réservé aux veuves ayant des enfants à élever. Elles acceptaient les besognes les plus pénibles, sous tous les temps.**"⁸ et Jakez Hélias parle lui du lavoir : **galère des pauvres femmes chargées d'enfants.**

De petites compensations

Ce rude métier, sans gloire, comporte pourtant quelques petites compensations. Il est certain que les lavandières auraient bien des raisons d'en vouloir à la société mais, en dépit de leur humble condition, elles marchent la tête haute : "**Quand j'allais travailler**, dit l'une d'entre elles, **j'allais travailler avec mes mains, pas pour demander l'aumône.**" De surcroît, il leur arrive d'éprouver quelques satisfactions. Pendant des années, elles sont les lavandières attirées des mêmes clients allant ainsi jusqu'à accompagner les familles dans leurs joies comme dans leurs deuils "**La clientèle était fidèle**", nous raconte Jeanne-Marie Amouret, lavandière de profession, née à Buhulien en 1903. Elle se souvient de s'être cassé le poignet en rapportant sa brouette de linge. Comme elle ne pouvait plus travailler, les fermes où elle avait l'habitude de laver l'invitaient à venir manger, en attendant sa guérison. C'est ce qui lui fait dire aujourd'hui : "**Je n'ai jamais eu de sous mais je n'ai jamais eu faim !**" Ce n'est pas sans fierté non plus qu'elle fait remarquer que les familles de tous ses clients continuent de venir la voir. « **Même les enfants de ceux-là !** » , ajoute-t-elle !

Tous les ans, après la moisson, les lits sont refaits à neuf. On vide les couettes de leur balle. La laveuse de la ferme lave les enveloppes de toile et donne un coup de main à les remplir de balle fraîche et bien tamisée. En retour, on lui garnit les siennes et cela rappelle de bons souvenirs à toute la famille : "**La première nuit, on était à l'aise, le lit était moelleux, on s'enfonçait dedans, et il s'en dégagait une bonne odeur de moisson !**"

À son salaire, des clients généreux ajoutent un petit avantage en nature : ici, c'est une bouteille de lait, là un peu de beurre, ailleurs, un morceau de petit salé, un saussisson ou quelques oeufs. Pour le premier de l'an, les **frikos porc'hell, plas an ti newez**, les communions, les mariages, elle et sa famille sont invitées au repas. Elle donne un coup de main et repart avec un morceau.

Souvent encore, elle participe à la vie de la famille à l'occasion des naissances et des décès. Elle est le trait d'union entre la vie et la mort. C'est elle qui aide les mamans à mettre les bébés au monde et va les conduire sur les fonts baptismaux, **gwrac'h an hollen**, la femme au sel. C'est elle aussi qui ensevelit les morts dont elle a lavé le suaire au préalable.

La fête des blanchisseuses

En certains endroits, comme à Lannilis, dans les années 20-30, on organise la fête du lavoir, **Prad Per**, en présence d'une quarantaine de laveuses.⁹ C'est la plus ancienne qui est sacrée reine de la profession. Le pourtour du lavoir est abondamment décoré de fleurs. Un gros bouquet flotte au milieu de l'eau. Vingt musiciens environ, sont là pour animer la journée. Parmi lesquels, à l'accordéon, André Le Bars, **Paotr Plougerne**, (1900-1933). C'est un chanteur populaire bien connu dans le Finistère, qui vend ses feuilles volantes sur les marchés en compagnie de sa femme. Les disques gramophone ont gravé certaines de leurs chansons comme la **Soun al lonker** et **soun ar martolod yaouank**.

⁸ J. Le Mézec, *Histoire de Pléguien*, p 397-398, Saint-Brieuc, 1991.

⁹ Parmi les laveuses, on nous a cité les noms de Jeanne ar Simoun, Marivonne Plakou, Michelle Sell he revr, Maryvonne Matous, et surtout Louizig Le Verge. Enquête de terrain, février 1986.

Au Faou, avant la guerre, le pardon des blanchisseuses avait lieu le premier dimanche après le 15 août. Elles faisaient la quête auprès de leurs pratiques afin de payer les sonneurs chargés d'animer un bal sous la halle. Les hommes qui faisaient danser les laveuses étaient invités aux banquets le soir.¹⁰

Ces fêtes des lavandières devaient exister ailleurs mais à ce jour, nous n'avons pu en trouver d'autres exemples.

Les enfants au lavoir

Que ce soit jour de fête ou non, les enfants ne se font pas prier pour aller au lavoir. L'eau a sur eux tous un certain pouvoir de fascination. Quand elle n'a personne pour surveiller ses jeunes enfants, la mère de famille les emmène au lavoir, garçons et filles. Les filles se mettent vite au diapason. Elles lavent, comme maman, et c'est le trousseau des poupées ou les petites pièces, comme les mouchoirs (avant l'invention du kleenex), qu'elles font passer sur la pierre à laver. Les garçons ont plaisir à jouer avec l'eau, à faire nager des coques de noix, des feuilles de chataigner, à faire tourner des petits moulins, à capturer des têtards, des grenouilles, des insectes ou à s'amuser avec les brouettes.

Mais en emmenant les petits au lavoir, on risque de les voir y retourner seuls. Le lavoir représente pour eux un grand danger, surtout quand il est situé à l'écart des habitations. On leur raconte alors mille histoires d'animaux fabuleux et redoutables, pour les dissuader de s'en approcher seuls ; il est souvent question de vipères : ici, c'en est une vipère à deux têtes, **un naer a daou benn**, là, c'en est une autre, si vieille qu'elle a une barbe énorme et qu'elle engloutit ses victimes d'un coup de langue. Même l'innocente libellule est assimilée à un reptile que l'on l'accuse de piquer aussi violemment qu'un serpent ; on lui donne le nom de cheval-vipère, le **c'hvâ d'caleuv**, en gallo. La menace vient encore d'un oiseau de proie et l'on apprend la rime aux enfants :

Al liketaer

'Gass ar merc'hed d'ar stêr.

Le liketaer (faucon crécerelle ?)

Entraîne les filles dans la rivière (ou le lavoir).

Plus grands, il leur arrive de venir aider à pousser la brouette ou à tordre le linge. Entre jeunes, le travail tourne vite à la compétition. Ce sera à qui rentrera le plus vite sa brouettée ou à celui qui fera lâcher l'autre en tordant un drap. Quand il se forme une poche d'air dans le tortillon, on promet à celui qui en est le plus proche d'avoir des enfants boiteux : "**Bez po bugale vihan gamm**". Le désir de s'imposer par la vitesse ou par la force aboutissent souvent à la chute des draps et il faut à nouveau les rincer. Les adolescents en prennent pour leur grade. En l'absence des lavandières, ils reviennent au lavoir pour prendre leur revanche en faisant des farces comme par exemple : lever la vanne, vider la mare, jeter des grenouilles ou de la terre dans l'eau, cacher les brosses, les battoirs ou les caisses, ou les mettre à flotter dans le lavoir...

Mais nos garnements craignent les repréailles comme le dit cet informateur de Plouzélambre : "**Les lavandières, fallait pas aller les embêter. Parfois on jetait des cailloux dans la mare ou sur le toit en tôle pour les faire enrager. On se débinait. " Kozh kanfarded, bromoson efemp du-se"** (Attendez petits galopins, tout à l'heure on ira chez vous). **On les redoutait un peu aussi. Il fallait se soumettre à ces femmes-là. Elles avaient de bonnes langues, elles étaient assez hardies. Elles pouvaient aller voir nos parents et, c'est le cas de le dire, on ramassait un savon.**"

Le domaine des croyances et légendes

a. Les interdits

Avec les enfants, nous venons d'entrebailler la porte des croyances populaires. Poussons la maintenant plus franchement. Le lavage du linge est balisé d'interdits. Ceux-ci concernent d'abord la règle du repos dominical, qu'il n'est pas question de transgresser. Se rendre au lavoir le dimanche, c'est faire affront au Seigneur Dieu (mais aussi à la communauté villageoise), et risquer d'attirer sur soi sa colère. De même, étendre du linge le dimanche, c'est attirer le diable chez soi. De même encore, laver le samedi après midi (si proche du dimanche) entraîne la réprobation villageoise.

Ar merc'hed didalvez-tre

A ra o c'houez d'ar sadorn goude kreisteiz.

Les femmes complètement bonnes à rien,

Font leur lessive le samedi après-midi.

An hini ganna e zilhad d'ar sadorn,

A sec'ha nehe 'bar forn.

¹⁰ Je remercie JM Guilcher de m'avoir communiqué ce témoignage recueilli par lui en 1949 auprès de M. Pierre God, né en 1894 au Faou.

Celui qui lave ses habits le samedi,
Les sèche dans le four (car on ne doit pas étendre le linge le dimanche)

Ici encore, on ne transige pas sur les règles d'organisation du travail et sur le conformisme du groupe.

D'ailleurs, selon une croyance populaire étendue au moins au domaine français, le samedi est le jour réservé à la lessive de la Vierge. C'est pourquoi, on fait remarquer en pays gallo « qu'il n'y a jamais de samedi sans soleil et que ses rayons servent, ce jour là, à sécher les **drapiaux** (langes) du petit Jésus. »

Le lavoir est encore interdit à la femme qui vient de donner naissance à un enfant. Il lui faut attendre la purification des relevailles. Qu'elle se garde bien de travailler avant, sinon, elle risquerait de voir son petit devenir voleur, le puits tarir et les vaches perdre leur lait.

Il y a aussi des degrés dans l'interdit : Le sacrilège suprême consiste à laver le linge le Vendredi saint. ¹¹La première à commettre ce sacrilège fut sans doute cette jeune fille dont parle un poème chanté recueilli par Luzel en 1867. Le jour de la crucifixion, les trois Marie, confient à cette jeune personne, le mouchoir qui a essuyé le visage sanglant du Christ sur la croix, lui recommandant surtout de ne pas le laver :

Ha na it ket d'ar stang gant-han
Rag goad hon Zalwer 'zo en-han,
Mais n'allez pas le laver à l'étang
Car il contient le sang de notre Sauveur.

L'imprudente a bravé l'interdit et trempé l'étoffe dans l'eau ¹² : Comme par enchantement l'étang s'est desséché. Le Sauveur lui est apparu et lui a dit :

- **Dama, plac'h iaouank, 'r mouchouer**
Eman en-han goad ho Salwer :
Pa oa 'r mouchouer d'ach roët,
Dor 'nn ifern 'dan-oc'h 'poa serret,
Dor 'nn ifern 'dan-oc'h 'poa serret,
Dor'r baradoz d'ac'h digorret ;
Dor 'nn ifern 'dann ho treid zo digorret,
'r baradoz uz d'ho penn serret !
- Donnez, jeune fille, ce mouchoir,
Qui contient le sang de votre Sauveur.
Quand ce mouchoir vous fut donné,
Vous aviez fermé la porte de l'enfer sous vous ;
Vous aviez fermé la porte de l'enfer sous vous ;
Et ouvert la porte du paradis sur votre tête :
Maintenant que le mouchoir vous est enlevé,
La porte de l'enfer s'ouvre sous vos pieds,
Et celle du paradis se referme sur votre tête.

Depuis ce temps-là, la lessive du Vendredi Saint est restée un interdit dont on redoute la transgression : Faire bouillir le linge le Vendredi saint, c'est faire bouillir le sang du Sauveur : **Birwiñ (poac'hañ) gwad hom Salver, gwad an aotrou Doue**. Quiconque s'aventure à le faire, voit, paraît-il, l'eau de lessive virer au rouge. Il ne peut plus douter du sacrilège qu'il a commis et doit s'attendre aux pires conséquences.

Un peu partout en Basse-Bretagne, laver un drap le Vendredi saint, c'est laver son suaire ou celui d'un membre de sa famille¹³. A Canihuel et Poullaouen, étendre des draps le même jour, c'est blanchir son corbillard, c'est à dire, se préparer à aller au cimetière : **An hini a wena ar bod deiz Gwener ar groaz, a wena ar c'harr barzh blé**, celui qui blanchit les buissons le Vendredi Saint, blanchit son corbillard dans l'année. A Ploumilliau, mettre son linge à sécher le Vendredi Saint, c'est se condamner à dessécher soi-même l'année suivante : **an den-se a disec'ho ar bloaz warlerc'h**. A Mûr de Bretagne, l'interdiction porte même sur le vendredi en général :

¹¹ Voir dans : Albert Le Grand, Vie de saint Ronan : « Lorsque l'on menait le corps du saint à sa dernière demeure, on arriva près d'un lavoir où l'on trouva la Keban qui faisait la buée le vendredi, sans égard pour le sang de Jésus. Elle leva son battoir pour frapper un des buffles qui tiraient le chariot funèbre. L'animal bondit, épouvanté et eut la corne arrachée du coup. Elle insulta le mort : Retourne, charogne, retourne à ton trou ! Va pourrir avec les chiens morts ! Elle avait encore la bouche ouverte, que la terre l'engloutit parmi des flammes et de la fumée ».

¹² F.M. Luzel, *Gwerziou Breiz-Izel*, Ann ter Vari, T1, pp455-459, Paris rééd.1971. Nous en avons nous-même entendu plusieurs versions en Centre-Bretagne où l'on avait coutume de le chanter en plein air, le soir dans les villages pendant le carême

¹³ L'interdiction de la lessive le Vendredi Saint et même pendant toute la semaine sainte est présente sur l'ensemble du domaine rural français. Le Vendredi Saint est le jour de la purification avant la résurrection pascale.

Neb a verv lijou d'ar gwener
A verv gwad or Zalver
 Qui bout du linge le vendredi
 fait bouillir le sang du Sauveur.¹⁴

A Plélauff, c'est encore plus subtil : on peut laver le Vendredi Saint mais seule la laveuse qui a fini la première sera sûre d'aller au ciel ! Malheur aux autres. Alors, personne ne prend le risque. A Plouguiel, l'interdit porte sur le repassage : la repasseuse s'expose à voir apparaître sur le linge, la face du Christ. A Saint-Servais, battre ce jour-là, le linge avec son battoir, c'est comme frapper sur les clous de Jésus crucifié !!!

b. Les lavandières de nuit :

Une autre croyance est très populaire en Bretagne, c'est celle des lavandières de nuit, **ar c'hannerezed-noz, ar c'houerezed-Notz, ar vaouez o welc'hiñ**.¹⁵ On a coutume de ranger les lavandières de nuit bretonnes dans la catégorie des revenants, **skwirioù, seblanchoù, drouk-spezoù, spontailhoù**. Mais elles ne ne sont pas que cela. Elles sont aussi et peut-être plus, des êtres surnaturels. Étant donné leur activité, on les rencontre la nuit autour des points d'eau où elles lavent leur linge au clair de lune. Ces lieux qu'elles hantent sont connus de tous et nommés avec précision. Elles apparaissent sous forme humaine. On les connaît lorsqu'elles sont revenantes. En revanche, elles sont anonymes, quand il s'agit d'êtres surnaturels¹⁶. Les unes et les autres portent souvent le costume du pays.¹⁷ Elles sont le plus souvent solitaires. Leur taille semble croître lorsqu'elles se tournent vers celui qui les a dérangées.¹⁸ Leur visage, quand on l'aperçoit est effrayant à voir¹⁹. Elles sont la plupart du temps vieilles mais n'en montrent pas moins une ardeur au travail, une force extraordinaire, une agilité peu commune²⁰.

¹⁴ E. Le Barzic, *Mûr de Bretagne et sa région*, p.345, Rennes réed. 1975. Cette croyance est soulignée au XVII^e siècle dans le Doctrinal ar Christenien (1628). Voir E. Ernault, *Idées populaires d'après le Doctrinal et le P. Maunoir*, Le fureteur breton, avril-mai 1907 p. 152 « **Petra livirit-hu eus a re a gred e ve pec'het cana da vener ? Eguis payanet int**. Que dites-vous de ceux qui croient que c'est péché de laver le vendredi, Ils sont comme des païens ».

¹⁵ Parmi les plus anciennes mentions pour la Bretagne, on note celle de Jacques Cambry au XVIII^e siècle, Voyage dans le Finistère, Brest 1836, Genève reed p 40. Cette croyance a également été relevée dans plusieurs régions de France, Normandie, Berry, Pyrénées, Alpes, Alsace, Morvan, Creuse, Bourgogne, Ariège...(voir plus haut)

On croit également en Ecosse, comme en Bretagne, que les femmes mortes en couches, mortes prématurément, doivent continuer à laver jusqu'à ce qu'elles aient *fait leur temps*, le temps qu'elles seraient normalement restées sur terre. Voir J. G. Campbell, *Superstitions of the Highlands of Scotland*, Glasgow 1900).

¹⁶ Dans le texte de Souvestre, Wiherm Postik reconnaît sa tante, sa femme, sa mère et ses soeurs.

¹⁷ Anatole Le Braz (+ nos enquêtes), l'intersigne de l'étang, *La légende de la mort*, t.1 p. 110 : « La fillette ne distinguait pas son visage ; mais, comme elle portait la coiffe et tout l'accoutrement des paysannes de la contrée, Josik ne douta point que ce ne fût quelqu'un de la paroisse. ». Nos informateurs et d'autres, confirment ce point mais mentionnent que parfois elles sont vêtues de blanc. Elles portent alors le nom de **dames blanches**, aussi bien en Bretagne qu'ailleurs en France, ou qu'en Irlande. On verra plus loin qu'elles connaissent parfois les gens auxquels elles s'adressent.

¹⁸ On notera que c'est en général au moment où elles se font menaçantes qu'elles deviennent grandes. **Neuze oa savet ar gannerez, hi oa bras, tremen daou vetr uhelder, sur, marteze ouzhpenn memes ha kreñv**, alors « La lavandière s'était levée, elle était grande, plus de deux mètres de haut, certainement, peut-être même plus, et forte ». (Perros-Guirec, enquête de terrain). **Pa oa arriet kichen stang Gwazh ar gorniek, neva gwelet ur pezh plac'h gwenn o vont kuit diwar ar stang**, quand il est arrivé au lavoir de Gwazh ar gorniek, il a vu une très grande femme en blanc quitter le lavoir (Ploubezre, enquête de terrain). **Sur la pierre voisine de la sienne, elle vit tout à coup s'agenouiller, une femme de taille gigantesque**. (F.Cadic, *Nouveaux contes et légendes de Bretagne* pp. 162-163, Paris 1922). On ne peut s'empêcher de penser ici à d'autres êtres nocturnes fantastiques de forte taille comme le **bugel noz** de *la Légende de la mort* : Noël Garlez vit se dresser près de lui un homme immense, immense, d'une stature si démesurée que sa tête semblait se perdre dans les nuages. t2 page 210, Edition 1912. ou encore le **paotr e votoù koat : Il parcourt les rues de la ville de Morlaix quand sonnent dix heures du soir et s'y promène d'un pas grave et lent. Si on le regarde, on le voit grandir, grandir démesurément et l'on se sent devenir de plus en plus petit à mesure que le lutin devient de plus en plus grand**.(Revue celtique, t1 R.F. Le Men, *Les lutins*, p.420 1870-1872). Enfin, mentionnons le siffleur de nuit, **ar c'hwiteller-noz**, évoqué dans une chanson bien connue, *son al lutun, ur pezh lankon bras kement hag an Tour d'Auvergne*, un grand escogriffe aussi grand que la Tour d'Auvergne, devenu d'ailleurs pour un chanteur de Ploubezre : **Kement ha chef bras gar Kerofern**, aussi grand que le grand chef de gare de Kerozern.

¹⁹ « Elle vit tout à coup s'agenouiller une femme de taille gigantesque, une Kannéez-Noz, aux dents énormes et d'une maigreur effrayante ».F. Cadic, *Nouveaux contes et légendes de Bretagne*, p. 162-163, Paris 1922. « Elle le regarda avec des yeux qui ressemblaient à deux charbons ardents ». F.M. Luzel, *La lavandière de nuit*, BSAF, 1894.

²⁰ CF : Anatole Le Braz, Celle qui lavait de nuit, *Légende de la mort*, t2 p. 171, Rennes 1997 : « Oh bien, Fanta Lezoualc'h, dit l'étrangère, retournez donc chez vous et mangez en paix. Vous n'en serez pas à la troisième (chiffre 3) bouchée que je vous aurai rapporté votre linge, blanchi comme il faut ». Elles ont ici un point commun avec les fileuses-fairies irlandaises « spinning furiously » et les fées de l'Ariège, lavandières au battoir d'or, les encantadas : « Le fermier de la métairie des Pierrets, près du roc de Fontestorbe, avait un fils Pierretou, qu'une encantada demanda en mariage. Elle alla proposer ses services à la ferme à l'époque de la moisson et on l'engagea comme servante. Le lendemain, quand les habitants de la

Ce sont ces derniers éléments qui éveillent les soupçons de ceux qui les rencontrent comme ce fut le cas de cette femme d'Yvias dont la petite fille nous a donné le témoignage : **Ma mamm gozh a oa savet, sonjet ganti oa deiz oa, peogwir oa sklaer al loar oa aet da gannañ war Gwaz ar venek a oa un all war ar wazh dija ha na oa kassed ebet ganti. Meus ket gwelet homan biskoazh d'a sonjet met n'a ket kaozeet douti. Mamm gozh; pa deva gwelet gaozee ket honnezh douti met derc'hel ha derc'hel da frottañ ha derc'hel da rinsañ deva kemeret aon. Hum, a lare mamm gozh, me zo vont d'ar ger, me n'on ket wit chom amañ, sonjal oa ur gannerez-noz.** Ma grand-mère s'était levée, pensant que c'était le jour, car la lune était claire. elle était laver a lavoir de Gwaz ar venek. Il y avait déjà là une autre qui lavait. Elle n'avait pas de caisse. Je n'ai jamais vu celle-là, pensa-t-elle, mais elle ne lui avait pas parlé. Ma grand-mère, quand elle a vu que cette femme ne parlait pas mais continuait à frotter, à frotter et continuait à rincer, elle a pris peur. Hum, dit ma grand-mère, moi je rentre à la maison, je ne peux pas rester ici, pensant que c'était une laveuse de nuit ». Puis elle continue en français et en breton comme c'est l'habitude de nombreux bretonnants aujourd'hui : « Alors, ma grand-mère avait pris sa caisse avec elle pour revenir. Mais elle n'est jamais retournée après parce qu'elle avait eu peur. Elle est restée d'ici qu'elle a vu que l'autre continuait de frotter, sans caisse, ni rien, à genoux sur la pierre et qu'elle ne disait rien, qu'elle ne parlait pas. Alors ma grand-mère de temps en temps la regardait. Elle avait beau la regarder, l'autre ne bougeait pas, elle continuait de laver, de taper. C'est là que ma grand-mère a pris peur; **Se zo gwir, se zo gwir, peogwir ma mamm gozh he unan deus laret din**, c'est vrai, c'est vrai, puisque c'est ma grand-mère elle même qui me l'a dit.

Si dans certains cas, elles gardent le silence, il leur arrive néanmoins de s'adresser aux passants attardés pour leur demander de l'aide à tordre leur linge. Elle proposent également leurs services aux lavandières. Dans les deux cas, nous le verrons plus loin, elles se révèlent encore par leur force et leur énergie étonnantes.

Leur manière de se déplacer à également de quoi surprendre. Nous le verrons ci-dessous avec la lavandière qui passe comme par miracle de la rive du Léguer dans un bateau. Un autre exemple nous a été fourni à Ploubezre : « **Un devezh, oa Eugène Guyomarc'h, Eugène Prat gwenn, veze graet diontañ, o tont d'ar ger deus labourat deus ti e vreur. Noz oa met sklaer al loar. Pa oa arriet kichen stang Gwaz ar gorniek neva gwelet ur pezh plac'h wenn o vont kuit diwar ar stang, treujet an hent-karr hag aet barzh al lanneg. Eñ oa bet istonet spontus peogwir aon neva bet, oa savet e vlev war e benn, 'meañ. ha peogwir a dremene dre eno bomdez da labourat ti e vreur, en deiz warlerc'h, pa oa o vont da labourat, neuhe oa sklaer an deiz a neva sellet dre belec'h oa aet honnezh, penaos n'a graet he c'hont, peogwir neus ket gwenojenn na mann ebet, oa ket met lann ha drez ha oa ket roud ebet, mann ?** Un jour, Eugène Guyomarc'h, on l'appelait eugène Prat gwenn, rentrer à la maison après avoir travaillé chez son frère. Il faisait nuit mais clair de lune. arrivé près du lavoir de Gwaz ar gorniek, il avait vu une grande femme blanche quitter le lavoir, traverser la voie charretière et entrer dans la lande. Il avait été très étonné et effrayé car ses cheveux s'étaient levés sur sa tête, dit-il. Et puisqu'il repassait par là tous les jours pour aller travailler chez son frère, le lendemain, en allant à son travail, il faisait alors jour, il avait regardé par où celle-là était passée, comment elle avait fait son compte, puisqu'il n'y avait ni chemin, ni rien, il n'y avait que des ajoncs et des ronces et il n'y avait aucune trace de passage, rien ? ».

Les récits de lavandières de nuit entrant dans le cadre des légendes, il est normal de les voir intégrer ces éléments de merveilleux profondément enracinés dans le monde quotidien des narrateurs et de leur audience comme c'est encore et enfin le cas dans *l'intersigne de l'étang* : au moment où la lavandière exprime son funeste présage, le linceul qu'elle lavait, s'élargit, s'élargit jusqu'à couvrir toute la pièce d'eau.²¹

La rencontre avec la lavandière a généralement lieu à une heure tardive, au retour du travail ou d'une visite. Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est précisément le soir de la Toussaint à Calorguen, près de Dinan, que d'après Sébillot, on entend les trois coups de battoir de la lavandière de nuit.²²Ce n'est pas non plus un hasard si c'est

métairie se levèrent, elle avait déjà balayé la maison, fait son lit, allumé le feu, mis à chauffer la bouillie du porc et elle rapiécailait des chaussettes trouées. ; »J.P. Piniès, *Croyances populaires des pays d'Oc*, p. 82, Marseille 1984.

²¹ Anatole Le Braz, *La légende de la mort*, t1 p. 111, Rennes 1996.

²² On notera l'importance du chiffre trois dans les croyances relatives à la mort. Par exemple, Anatole le Braz recueille au port-Blanc : La laveuse de nuit frappe trois coups à **trois** coups (communication D.L.) cf aussi : « Arrivée près de l'étang, elle sauta par dessus le petit ruisseau qui en découle. mais, au même instant, elle entendit frapper sur les pierres du lavoir **trois** coups de battoir, si violents que toute la vallée en retentit au loin. » F.M. Luzel, *Contes inédits*, p.175, Rennes 1995. Les trois coups de battoirs sont encore à rapprocher des **trois cris** poussés par la banshee irlandaise cf Patricia Lysacht, *The Banshee*, p 77, Dublin 1986 et aussi les **trois cris** de Mélusine eux aussi annonceurs de mort.; Cf **Sant Kemo ac'h a tri ha tri gantañ**, (A Locquémeau, les gens meurent souvent par séries de trois à intervalles rapprochés)J. Gros, le style populaire, p. 310 Lannion 1976 et aussi **Diwar deir gwech e vez torret ar blanedenn**, Après trois fois le sort est conjuré (les éléments, bons ou mauvais, arrivent par séries de trois), p. 309. Hingant, Krenn-lavariou Bro-Dreger : **Pa erru eur c'holl enn ti / Ec'h erru daou pe dri**. p. 36 Saint Briec 1899. Cf aussi les **trois intersignes** de la girouette, la cascade et le vent qui avertissent Wiherm Postik (E. Souvestre, *le Foyer breton*, Les lavandières de nuit p. 96, Verviers 1975).Cf **les trois sifflets** du C'hwiteller noz et les **trois cris** du Hoper noz : Un des plus redoutés dans les environs de Quimper, est Ian an Od. il se tient toujours sur le bord des rivières (encore en rapport avec l'eau), faisant entendre le cri Iou, hou, hou ! cri guttural familier aux paysans bretons lorsqu'ils rentrent le soir à la ferme après leurs travaux. Si quelque passant répond **trois fois**, Ian an Od se trouve subitement tout près de lui et l'étrangle ou le noie. (R.F. Le Men, *Les lutins*, Revue Celtique tome 1 p. 420, 1870-72) ; La mort faisait volontiers le « trépidé » : si deux voisins disparaissaient successivement, le décès d'un troisième était proche, et si deux enterrements se suivaient sur un pont, l'année ne pouvait pas finir sans qu'un autre cortège funèbre ne vînt aussi à y passer.(F.H. Buffet, *En Haute Bretagne*, p. 277, Paris 1954) ; et encore en Irlande par exemple avec

cette même veille de la fête des morts qu'Emile Souvestre situe la rencontre de Wilherm Postik avec les **kannerezed-noz**. On connaît l'importance de cette date dans le calendrier celtique. On sait aussi qu'à cette date le royaume des morts s'ouvre sur celui des vivants.²³ Mais elles se manifestent également à d'autres moments de l'année. Comme toutes les âmes en pénitence, elles hantent les lieux qui leur étaient familiers avant de mourir. Toutefois, comme le voleur d'ajoncs dans la lune, **al laer lann**, elles semblent condamnées pour l'éternité à rester dans un même environnement : la mare, l'étang, le lavoir, la rivière.²⁴

La pénitence des lavandières

En général dans le folklore breton tel qu'il nous est parvenu aujourd'hui, la croyance aux lavandières de nuit se situe dans un contexte moral, fortement marqué par le christianisme²⁵. Cette autre description donnée par Le Men corrobore bien ce point de vue : " **Ce sont des lavandières qui, pendant leur vie, ont, par négligence ou par avarice, gâté le linge ou les vêtements de pauvres gens qui avaient à peine de quoi se vêtir, en frottant ces vêtements avec des pierres pour économiser leur savon. En punition de cette faute, Dieu les renvoie après leur mort sur la terre, où il leur impose pour pénitence de laver constamment du linge pendant les heures impaires de la nuit, dans les lavoirs et dans les rivières où elles travaillaient pendant leur vie, et d'y transporter dans leur tablier des pierres prises dans le lieu où elles les prenaient autrefois.**"²⁶

Dans son *Folklore de la France*, Sébillot fournit, tant pour la Haute que la Basse-Bretagne, de nombreux exemples d'expiations nocturnes infligées aux femmes qui, de leur vivant, n'ont pas observé les prescriptions de l'Eglise ou ont commis des actes répréhensibles. Par exemple en ne s'acquittant pas des devoirs dus au trépassés : A Chantepie, en Ille-et-Vilaine, une femme avaricieuse qui avait enseveli son mari dans un linceul sâle et troué, est condamnée à le laver toutes les nuits au doué. Si cette négligence a été commise à l'égard d'une femme, c'est celle-ci qui semble en souffrir. La morte à qui on n'a pas mis un suaire propre, revient toutes les nuits essayer de

le coursier de Cuchulainn qui lui présente **trois fois** le flanc gauche en signe de mauvais augure.(Revue celtique tome1 p.50, The ancient Irish Goddess of war, 1870-1872, Book of Leinster, fol:77.ai). Enfin, dans le conte de la légende de la mort, *La mère qui pleurait trop son fils*, A. Le Braz, p.98 ed. 1912, la femme se rend dans le cimetière avec le prêtre : « celui ci fit le signe de croix et appela Noëlenn. Au **troisième appel**, la tombe s'entrouvrit...Ce n'est pas assez, dit Noëlenn à sa mère qui vient de le fouetter, il faudra que vous reveniez une **troisième fois** ». Ce récit n'est peut-être pas sans rapport avec la lavandière de nuit. On note tout d'abord que la mère se nomme Grida Lenn et l'on sait que « lenn » peut signifier « lavoir ». Ensuite, le fils mort demande à sa mère de le fouetter trois jours de suite avec du genêt, comme avec un battoir et ceci par punition, « pour l'avoir trop aimé de son vivant et l'avoir trop pleuré après sa mort ». A force de le battre, le cadavre devient blanc, comme un linceul. Elle serait en sorte semblable aux mères infanticides du Berry, les « véritables lavandières qui battent et tordent incessamment quelque objet qui ressemble à du linge mouillé mais qui, vu de près, n'est qu'un cadavre d'enfant. »(George Sand, *Promenade dans le Berry*, moeurs coutumes, légendes, p. 144, Paris 1992). Sébillot rapporte les termes d'une lettre que lui adressait Luzel : « Le linge que les kannerezed-Noz de Basse-Bretagne présentent aux passants contient parfois un enfant nouveau-né qui crie et dont le sang coule. ».On peut également à ce sujet comparer la phrase dans le même texte de Le Braz : « Elle frappa avec emportement, avec fureur », avec celle du texte de Cadic : « Les battoirs frappaient vigoureusement de part et d'autre, mais chose singulière, chaque fois que la kannerezed-noz, tordait un linge dans ses mains, il en jaillissait un flot de sang. » F.Cadic, *Nouveaux contes et légendes de Bretagne*, pp.162-163, Paris 1922. Pour Laisnel de la Salle la nature du linge que l'on bat est la même : « Un métayer vit au lavoir de la Font-de-Fond, un matin avant le jour, trois femmes, dont l'une lui tendit un objet livide et impalpable, en l'invitant à le tordre : à la lueur d'un éclair, il reconnut que c'était l'image du plus jeune de ses fils qui s'était, l'année précédente, tué en tombant d'un arbre. » *Croyances et légendes du Centre de la France*, Paris 1875, t.1 p. 123-125

²³ Wilherm Postik sur le point de rencontrer les lavandières de nuit passe dans les chemins « frappant, à droite et à gauche, les touffes de genêts avec son bâton, sans avoir peur de blesser les âmes qui remplissaient ce jour-là les chemins; » E. Souvestre, *Le foyer breton*, p. 96.Paris 1975. Les massifs de genêts dans les landes étaient le refuge des âmes de même que l'ajonc. Ne disait-on pas à Maël-Carhaix qu'il y avait neuf âmes à la pointe de chacune des épines ? (enquête terrain)Cf aussi Anatole Le Braz, *La légende de la mort*, t2 p 24 : Quand on va pour franchir un talus planté d'ajoncs, il faut avoir soin au préalable, de faire quelque bruit pour avertir les âmes qui y font peut-être pénitence et leur permettre de s'éloigner....Sonjez que des milliers d'âmes accomplissent leur purgatoire, parmi les ajoncs. On notera que c'est encore un épineux l'aubépine en Irlande qui constitue un des refuges des fairies.

²⁴ Voir aussi: Anatole Le Braz, op. cit. p. 175 t.2, Rennes 1994 « Trois femmes perverses de leur vivant. la première ne faisait jamais de crêpes que le dimanche. la seconde, en distribuant les parts, dans le repas, gardait pour elle toute la viande et ne servait à ses gens que les os. la troisième volait chacun afin d'amasser davantage. Tu viens d'assister à la pénitence qu'elles accomplissent pour l'éternité »...

Nous ne trouvons pas dans les récits de *kannerezed-noz*, cette notion de rachat qui existe pour d'autres revenants ayant expié leur faute. Il y en a tout de même une allusion dans le chant des lavandières cité par Souvestre dans *le Foyer Breton* : « Si chrétien ne vient nous sauver / Jusqu'au jugement faut laver ». Toutefois Souvestre ne dit pas ce que le chrétien devra faire. En revanche, on peut se demander si en broyant les membres du passant, le spectre ne s'emparerait-il pas de son âme pour obtenir le salut ou le désensorcellement ? Nous reviendrons sur ce point, plus bas, avec les lavandières pyrénéennes.

²⁵ « Au cours des siècles, l'Eglise avait fait tout son possible pour chasser des mémoires et des esprits les superstitions païennes. Ne pouvant y parvenir le plus souvent, elle y avait introduit une signification chrétienne. » P.J. Hélias, *Les autres et les miens*, p. 112, Paris 1977.

²⁶ F. Le Men, *Revue Celtique*, t1, p.421, 1870-1872, Paris.

le blanchir. Une légende des environs de Rennes raconte que le sire de Changé en s'ouvrant la veine pour signer un pacte avec le diable, tacha sa chemise de sang. Il paya une femme pour la faire disparaître en la lavant à la nuit noire. Elle n'a pu y réussir et depuis des siècles, on entend, à minuit, le bruit de son battoir quand on passe aux environs du doué du château du Plessix-Pillet. En Ille-et-Vilaine encore, les mères infanticides essaient en vain de faire disparaître la trace de leur forfait. Dans les environs de Dinan, certaines laveuses de nuit s'occupent à blanchir les os des enfants morts sans baptême.²⁷

« Non moins durement punies, écrit François Cadic, sont les lavandières qui ont méconnu la loi de Dieu en travaillant le dimanche. Elles sont condamnées à tordre leur linge et à jouer du battoir à longueur de nuit. On en connaissait une à Plouharnel, une autre au doué de Vréguézél, près du bourg de Carnac. »²⁸

Comme il se doit, la mauvaise réputation des lavandières est une bonne raison de les condamner à une longue pénitence. C'est le cas de Mari-Job al Laten à Plestin les Grèves : « **Ar plac'h-se a oa teodet fall, veze welloc'h ganti dikriañ tud wit meuliñ nehe ha dreist oll ar re yaouank. Ar re-se a dape o skass diganti ha 'blam da se honnezh a deue d'ober pinienn eno war stank ar vouilh ardent en noz.** Cette femme-là avait une mauvaise langue, elle préférait plutôt critiquer les gens que les complimenter, surtout les jeunes. Ceux-là en prenaient pour leur grade avec elle et à cause de cela, elle venait la nuit faire pénitence là, au lavoir de Vouilh ardent.

On est bien ici en présence de revenantes condamnées pour leurs fautes. Mais dans les lignes qui vont suivre, on va se rendre compte progressivement que l'on a affaire sans doute à un autre et peut-être ensuite, à deux autres personnages.

Des femmes susceptibles et malveillantes

Ces esprits de l'ombre, sont d'un caractère très nettement malveillant aussi bien à l'égard des hommes que des femmes. Ils n'aiment pas qu'on les dérange²⁹. Ils ne supportent pas non plus qu'on occupe leur territoire, la nuit tombée, comme on nous l'a dit à Plourivo : « **La nuit, le lavoir appartient à la lavandière de nuit** » et comme le rappelle encore cette remarque de l'une d'entre elles à l'adresse de Fanta Lezoualc'h, restée travailler trop tard au lavoir : **Fanta Lezoualc'h, dit-elle, tu as le jour pour toi, tu ne devrais pas prendre ma place la nuit.**"

³⁰Cette remontrance rejoint la mise en garde d'un mari à sa femme, elle aussi restée à l'ouvrage après le coucher du soleil : " **Men boé laret mat pas labourat de nouz. Sel petra az ari guena. En di de labourat, en noz de zichioch.** Je t'avais bien dit de ne pas travailler la nuit, regarde ce qui t'arrive. Le jour est fait pour travailler, la nuit pour se reposer. ³¹ Les trois jeunes gens qui reviennent chez eux vers trois heures du matin, après avoir joué aux cartes et bien bu dans une ferme de Plougouven, sont pris en chasse par une lavandière de nuit qui lance son battoir contre la porte de la maison où ils se sont prestement réfugiés. Elle leur dit sur un ton menaçant : **Vous pouvez vous estimer heureux, car si je vous avais attrapés, je vous aurais appris à passer la nuit à jouer aux cartes et à vous trouver si tard par les chemins, sans besoin !** »^{32,33}

En règle générale, la nuit appartient aux esprits et celui qui traîne le soir par les chemins s'expose aux pires dangers comme le souligne encore ce dicton populaire du Trégor :

Goude an anjulus

²⁷ P. Sébillot, *Le folklore de la France*, t2 pp. 424-431, rééd. Paris, 1968.

²⁸ F. Cadic, *Nouveaux contes et légendes de Bretagne*, première série, pp. 162-163, Paris 1922. Voir aussi : Buffet, *En Haute-Bretagne*, p. 269.

²⁹ Le revenant n'aime pas être dérangé dans le lieu où il s'est retiré. Cf Anatole Le Braz, *La légende de la mort*, Le vieux de Tourc'h, p. 117-118, t.2 : - **Ma foi, il est en train de jouer à la boule, la-haut, dans le grenier. Allez l'y voir. Seulement je vous avertis qu'il n'aime pas beaucoup qu'on le dérange.....Quand le pillawer (chiffonnier) redescendit, il n'était plus qu'un paquet de chair meurtrie.** Comme la lavandière qui tord celui qui vient la déranger, le vieux l'avait transformé en boule : **et de vous empoigner mon pillawer, et de vous le pétrir, en quelques tours de main, comme une simple boulette, et de le lancer d'un bout de la pièce à l'autre.** Rennes 1994. Dans le même ouvrage, *L'esprit du phare*, réserve le même accueil à celui qui veut lui parler p. 164-168, t2 : **J'étais moulu de tous les membres comme si j'avais été roué de coups pendant de heures.**

³⁰ A. Le Braz op cit, T2 p215. Egalement note inédite Le Braz (comm D.L.) « Il n'est pas permis de travailler au clair de lune. C'est le soleil qui est fait pour éclairer le travail et la lune pour veiller sur ceux qui dorment » (Treflez).

³¹ Z. Le Rouzic, *Carnac, Légendes traditions*, Groeg al loer, p.192 Vannes, 1928.

³² F.M. Luzel, *Contes inédits*, t2, pp. 67-68, PUR, Rennes 1995.

³³ cf : *Contes et légendes d'Irlande* traduits du gaélique par Georges Dottin, La chevauchée nocturne, p.45 : « Je vais te donner maintenant un conseil puisque nous nous sommes rencontrés, dit un esprit, à un vivant, c'est de ne jamais être dehors si tard une nuit de samedi désormais. va-t-en de toute la vitesse de tes talons et de tes jambes, car une grande troupe de bonne gens (fairies) va venir par ici sans tarder et s'ils t'attrapent, tu le paieras. » et *Le trèfle à quatre feuilles* p 195 : « Il est l'heure de dormir pour le vivant et l'heure de se promener pour le mort. » Terre de Brume, 1996.

Beañ ermaez zo danjirus !

Après l'angélus,

Il est dangereux d'être dehors. ³⁴

Les lavandières de nuit ne souffrent pas non plus qu'on leur manque de respect ou qu'on les insulte. Écoutons ce récit que nous avons recueilli en Trégor : **Ma zad oa diweat o tont deus e dewezh d'ar ger dre hent ar C'harpont. Pa oa o tremen 'tal ar wazh kuchen feunteun an Drinied n'a klewet ur plac'h o kannañ a dalc'he da laret : « Gwask, diwask, gwask, diwask » ha ma zad na respontet dezhi : « Mallaz Doue, kozh c'hast, emeañ, gwasket ha diwasket ! » An hini gozh oa deut war e lerc'h da rodañ neañ gant kroc'hen an diaoul a oa o kannañ. Met, eñ garzhe, n'a ket tapet an hini gozh aneañ. ma mamm n'a laret d'am zad : « Chañs peus bet, peus ket bet flu gant honnezh ! »** ³⁵

Nous avons recueilli plusieurs récits qui, comme ce dernier, font état de ces courses poursuites. En voici un autre que notre informateur situe à Prat Colin, Kergemestr en Plounez : « Marivonig Tachen, ouvrière agricole, revenait un soir très tard de sa journée. Au tournant du chemin, elle vit quelque chose qui bougeait sur le lavoir. C'était une personne qui lavait du linge. Elle fut convaincue tout de suite de ce que c'était. Elle s'en fut à toutes jambes à la maison distante d'un bon kilomètre. C'était une lavandière du soir qui l'aurait enveloppée dans son drap, dans son linceul, si elle avait pu l'attraper. Il lui suffisait de donner un coup de linceul sur la personne qu'elle poursuivait pour que ce soit fini d'elle ».

La colère des lavandières de nuit est encore bien illustrée par cette autre histoire d'un ancien de Ploumilliau : « **Ar pezh an da gontañ dit zo tremenet dija un toullad a vloawezh a zo. Se oa araok ar brezel parzek. Se zo tremenet barzh en Lokemo, bord an aod du-hont. Eno, d'ar c'houlz-se, pad pell amzer ivez, an dud ac'h ae da droc'hañ bizin gant an neveio. Darn a rae konverz gant ar bizin-se, a gasse neañ trezek porzh lokemo petramant trezek lannuon, hag an daou-mañ, ar patron hag e vartolod, a oa bet o kass ur vagad bizin da Lannuon gant an newez. Deveint savet rinier Lannuon, d'ar c'houlz-se gant lian evel-just, penegwir 'benn neue ne oa ket a voteurien hag o deveint graet o zro ervat. Diskarget war kae ar sabrenn hag e oant o return goude ar vareaj adarre, fin, ar mor o tisken. Arri serr-noz, marteze deveint evet ur chopinad vel eo apeupre normal tout-se pa vez bet labouret un tamm ha bopred an treo ach ae mat hag arri e-keñver Logivi welent barzh skeud al loar 'vel-se, bord ar rinier, div skeudenn, fin div blac'h a glevant o c'holvaz o skeiñ. Ar re-se zo kannerezed, deva sonjet ; ha d'ar c'houlz-se veze komzet deus ar c'hannerezd-noz, mac'hat deva ket sonjet war an taol met...hag unan 'nehe, hiroc'h e deod wit egile, a neva komañset reprimañ 'nehe : « Ale, liboudenno, 'meañ, para ? Gavet ket hir awalc'h an deiz evel-se c'hoazh ma renket lakat an noz da chikour, meañ, wit kannañ ho kouez ? » Feiz, met, sur neva ket graet un dra vat iñsultiñ 'nehe 'vel-se peogwir neva ket achuet mat da laret e gomz, n'em gât un barzh ar vag, na ouie ket penaos, honnezh a valee, fin, koulz ken areset war an dour 'wit war an douar hag a neva steket neañ barzh foñs ar vag ha graet un tamm joga deañ, un tamm gwea d'e izili, e zivrec'h hag e zivharr. Feiz, sur a neva dalc'het sonj. Egile a oa chomet souchet. na gasse ket ledan gantañ. Eñ oa ket bet stoket deusontañ. ha honnezh oa aet araok 'vel oa deut. Bremañ, me meus klewet ar gontadenn-se gant ma zad**

³⁴ Ce principe de ne pas sortir après la tombée de la nuit était une recommandation souvent rappelée par l'Eglise qui voyait d'un mauvais oeil la jeunesse rester traîner le soir. Au siècle dernier, à Tréglamus, on mettait encore la cloche en branle après l'angélus pour sonner une sorte de couvre feu pour les derniers retardataires. Le nom donné à cette sonnerie par les gens du pays, **kloc'h ar friponed**, *la cloche des fripons*, ne laisse aucun doute sur ceux à qui l'Eglise s'adressait. (cahier de paroisse de Tréglamus sur indication de l'abbé Yves Le Bourdonnec). Dans les ouvrages de piété comme les **Intructionou christen evit an dud yaouanq**, *Instructions religieuses pour la jeunesse*, les principes de saint François de Salles étaient repris à l'adresse de la jeunesse : « **Penos an divertissamanchou-se qen capabl da veza fall, o veza qemeret en nôs, e zeo facil en denvalijen ober antreal enno calz a draou dangerus ; penos an nôsveziou hir, oc'h ober coll ul loden eus ar mintin varlerc'h, a denn an amzer a dleer da servicha Doue ; penos e zeo ur follentez ober deus an nôs an deiz, ha deus an deiz an nôz, ha lezel a gostez a pezh a dleer da Zoue, evit ur blijadur insanset.** (Comment, ces divertissements-là - les danses- peuvent être mauvais étant donné qu'ils sont effectués la nuit, il est facile dans l'obscurité d'y faire bien des choses dangereuses ; comment les longues soirées, en faisant perdre une partie du lendemain matin, réduit le temps qui devrait être consacré à Dieu ; comment c'est une folie de faire de la nuit, le jour et de faire du jour, la nuit et laisser de côté ce que l'on doit à Dieu pour un plaisir insensé. » Chabistr XIII, p. 99, *Santimant S. Frances a Sales var an dansou hac an ebatou*.

³⁵ Mon père rentrait tard à la maison de son travail par la route du Carpont. En passant à côté du lavoir près de la fontaine de la Trinité, il entendit une femme qui lavait et ne cessait de dire : « tords, détords » et mon père lui avait répondu : « Nom de Dieu, sale p...tordez, détordez... » La vieille s'était lancée à ses trousses pour le battre avec la peau du diable qu'elle était en train de laver. Mais lui filait, la vieille n'avait pas pu le rattraper. ma mère avait dit à mon père : « Tu as eu de la chance de ne pas avoir eu une tournée avec celle-là ! » On remarquera, avec Anatole Le Braz, que le vivant vouvoie l'être surnaturel qui lui apparaît comme un personnage d'une espèce supérieure, comme un être sacré. Au contraire, la lavandière tutoie le passant. (cf *Légende de la mort*, t2 p.192, ed 1912)

met neus ket bet laret din penaos oa c'hoarveet gant paotred ar vag-se, koulz hini a neva kaozeet 'vel 'n'hini n'a ket graet. Peurvuan, d'ar c'houlz-se veze laret an hini nije bet afer gant ar sperejo-se, gant an dud -se, nea dremene ket ar bloaz. An hini a nije gwelet ar maro pe skeudenn ar maro a gen tost, dremene ket ar bloaz goude met amañ meus ket klewet ar suit deus an afer.³⁶

. Le Men ajoute d'autres précisions sur les tourments que les lavandières font subir à ceux qui s'aventurent dans les lieux qu'elles hantent.³⁷ **Pour se venger de ce travail forcé, les lavandières appellent le soir les passants, ou vont elle-mêmes à leur rencontre et leur présente l'extrémité d'un drap mouillé, dont elles tiennent l'autre bout, en leur ordonnant de les aider à êtreindre le linge. S'ils sont assez peu avisés pour êtreindre réellement ce linge en le tordant, les lavandières finissent par leur rompre les bras.**

La douloureuse rencontre d'un noctambule avec la lavandière de nuit est une caractéristique bien connue de nos informateurs.³⁸ Voici, à titre d'illustration, un témoignage entendu à Ploubezre : « **Ma zad a lare penaos neva klewet tud laret deva gwelet ar gannerez-noz. Pa nem gave unan gant ar gannerez-noz a c'houle digantañ : « ma pije chikouret ac'hon da diwaskañ ma dilhad ». hag a oac'h sañset da diwaska petramant ma waske, eñ viche gweñvet tout e gorf deañ, seyet, veze graet deus se gwechall, veze kêt da vann goude ken, gweñvet 'vel ur c'hervez** » Mon père disait qu'il avait entendu dire des gens qu'ils avaient vu la lavandière de nuit. Quand quelqu'un rencontrait la lavandière de nuit, elle lui demandait : voudrais tu m'aider à tordre mon linge ? Et on était censé détordre car si on tordait, on avait tout le corps tordu, on disait autrefois en breton « seyet » broyé, on ne pouvait plus rien faire après, on était rordu comme un corde à lier. »

Paul Féval nous parle encore d'autres supplices infligés à ceux qui rentrent chez eux au clair de lune : **" Quand un voyageur attardé passe à leur portée, elles le saisissent et le contraignent à tordre le linge avec elles. Ce n'est point là chose facile ; les laveuses, en effet, ont une façon de s'y prendre qui allonge indéfiniment la besogne. A mesure que le malheureux s'épuise à tordre en un sens quelconque, elles détordent avec une merveilleuse promptitude et sans se lasser le moins du monde. Le voyageur sue sang et eau, le tout en vain. Puis il est pris dans une ronde infernale. le malheureux tord toujours. Autour de lui la danse diabolique tourne avec une prestigieuse rapidité. Bientôt, il tombe épuisé ; ses yeux éblouis se ferment ; son gosier trouve à peine une parole pour recommander son âme à Dieu"** Puis les laveuses cessent leur danse et se mettent à le fouetter avec leur linge tordu.³⁹ En général, on retrouve le lendemain matin, le corps sans vie du malheureux.

Il est une autre circonstance de rencontre où les rôles sont pour ainsi dire inversés. On a cette fois affaire à une laveuse qui, restée au lavoir après le coucher du soleil, reçoit la visite de la lavandière de nuit. Cette dernière lui propose de l'aider à laver. Toutefois, derrière cette offre, se cache le même désir de faire du mal : « **Laret veze,**

³⁶ Ce que je vais te raconter est arrivé, il y a déjà plusieurs années. C'était avant la guerre de 14. Cela s'est passé à Locquémeau, au bord de la mer là-bas. Là-bas, à cette époque-là, pendant longtemps, les gens allaient couper du goémon pendant les grandes marées. Certains en faisaient le commerce. Il apportaient le goémon au port de Locquémeau ou à Lannion et ces deux-là, le patron et son matelot étaient allés porter un chargement de goémon à Lannion avec la marée. Ils avaient remonté la rivière de Lannion, à l'époque à la voile, bien sûr, parce que alors il n'y avait pas de moteurs et ils avaient bien fait leur tour. Le goémon déchargé sur le quai au sable, ils rentraient à nouveau avec la marée, enfin à la marée descendante. la nuit était tombée, peut-être avaient-ils bu une chopine comme il est à peu près normal quand on a travaillé un peu et tout allait bien. Arrivés à Logivi, ils virent au clair de lune, au bord de la rivière, deux silhouettes, enfin deux femmes dont ils entendaient frapper le battoir. ils avaient pensé que c'étaient des lavandières. Et à cette époque-là, on parlait des lavandières de nuit, peut-être n'y avaient-ils pas pensé tout de suite mais l'un d'eux qui avait la langue plus longue que l'autre s'était mis à les insulter : « Allez, pouffiasses, dit-il, comment, vous ne trouvez pas le jour assez long comme ça que vous demandez à la nuit de vous venir en aide pour laver votre lessive ? » Eh bien, certes, il n'avait pas bien fait de les insulter de cette façon car il n'avait pas fini de le faire qu'en voici une qui arrive dans le bateau sans qu'il sache comment ? Elle marchait aussi bien sur l'eau que sur la terre et elle l'avait projeté dans le fond du bateau, l'avait frappé et tordu les membres, bras et jambes. Certainement il s'en était rappelé. L'autre était resté blotti, il n'en menait pas large. La lavandière ne lui avait rien fait. Et elle était partie comme elle était venue. Maintenant, j'ai entendu cette histoire avec mon père mais il ne m'a pas dit ce qu'étaient devenus ces deux hommes, tant celui qui avait parlé que l'autre. A cette époque, on disait que celui qui avait eu affaire à ces esprits, ces gens-là ne passaient pas l'année en vie. Celui qui voyait la mort d'aussi près ou l'image de la mort, ne passait pas l'année après mais ici, je n'ai pas su la suite de l'affaire. (enquête personnelle)

³⁷ Ces détails font écho aux propos de Cambry au XVIII^e siècle : Les laveuses ar canneres nos (laveuse de nuits - et non chanteuses comme il le dit) qui vous invitent à tordre leur linge, qui vous cassent le bras si vous les aidez de mauvaise grâce, qui vous noient si vous les refusez, vous portent à la charité...*Voyage dans le Finistère*, p 40 Genève, Reed 1979.

³⁸ On remarque dans pour ainsi dire l'ensemble des témoignages que la rencontre avec l'être surnaturel a lieu lorsque les personnes impliquées rentrent chez elles à une heure tardive. La maison n'est jamais très loin et permet un repli stratégique lorsque l'homme est poursuivi par l'être surnaturel.

³⁹ P. Féval, *Les contes de Bretagne*, le joli château, p.12, Paris 1949. Nous avons recueilli un récit assez semblable à Plourivo où il est notamment question de la ronde infernale autour du pauvre passant.

pa veze arri tost d'an noz giz-se, ar gannerez-noz arrie hag a lare deue da sikour an hini veze kanno a dape ur penn deus an dilhad a gomanse gwiat nañ hag n'hini veze kanno veze ket kap diskrog deus e dilhad ha benn ar fin veze gwiet an daouarn ha tout gouient war o fenn barzh ar stang a vezent beuñvet. J'ai entendu dire que lorsque la nuit tombait comme cela, la lavandière de nuit arrivait et proposait d'aider celle qui lavait, prenait un bout du drap, commençait à le tordre et celle qui lavait ne pouvait plus se défaire du drap et à la fin se faisait tordre les mains, tombait la tête la première dans le lavoir et se noyait ».

Il est intéressant de s'interroger ici sur la fonction de la lavandière de nuit. Elle est de punir les femmes qui restent travailler au lavoir après le coucher du soleil. On touche peut-être là à un point de rencontre entre deux personnages dont il va être question ci-dessous. En attendant, quelle que soit la nature de cette femme mystérieuse, on est frappé de son agressivité.

Comment se protéger des kannerezed noz

Heureusement, le peuple a trouvé le moyen de s'en protéger. Dans ce domaine, l'imagination populaire est rarement prise de court. Le Men a entendu les anciens lui expliquer comment éviter de se faire broyer les membres par la **gannerez-noz** : **"Pour échapper à ce supplice, il suffit de tourner le linge dans le même sens que la lavandière. Celle-ci finit par se laisser, en voyant que son travail n'avance pas, et laisse aller sa victime."**

Anatole Le Braz apprend au Port-Blanc que pour que les lavandières vous laissent tranquille quand elles vous invitent à tordre leur linge, il faut leur répondre: « **Diwasket ho poan ha me diwasko ma hini** », Essorez vos pleurs (peines) et moi j'essorerai les miens (miennes).⁴⁰

Pour Paul Féval, seul l'appel à Dieu permet de se sauver : **"S'il a la force de faire le signe de la croix, les démons s'évanouissent."**⁴¹

Une autre façon d'échapper à la lavandière consiste à prendre ses jambes à son cou, à courir sur de la terre nouvellement travaillée. Le grand-père de notre informateur, était allé un soir au lavoir de Saint-Samson en Pleumeur-Bodou « Il s'était approché sans bruit et lui avait lancé une motte de terre en plein sur la tête. La vieille en colère s'était levée. Lui, effrayé s'était mis à courir vers la maison. Elle s'était mise à sa poursuite avec son battoir. Il avait une centaine de mètres à faire, tout le champ à traverser, mais comme la terre avait été nouvellement labourée, la laveuse qui était grande et lourde, s'enfonçait dans le sol et n'avait pu le rattraper. Voilà qui rappelle un peu le bugul-noz du Morbihan, qui n'a pas le droit de mettre les pieds sur la terre de travail ».⁴²

La femme de nuit dans les maisons

Dans certains cas, la femme de nuit vient tourmenter les vivants jusque dans leurs habitations. Là encore on sait comment l'empêcher de franchir le seuil d'une maison : C'est ce que révèle un conte de Le Braz : "Fanta Lezoualc'h étant allée un soir au lavoir. Elle rencontra une **maouez-noz**. Celle-ci lui proposa de faire son travail. Fanta accepta et repartit chez elle. Son mari ayant tout compris, indiqua à sa femme comment échapper aux conséquences d'un tel engagement :

- Achez de souper, répondit l'homme, puis rangez soigneusement tous les ustensiles qui sont sur l'âtre. Suspendez surtout le trépied à sa place. Vous balaierez ensuite la maison, de façon à ce que l'aire en soit nette ; vous mettrez le balai dans un coin, la tête en bas. Cela fait, lavez vous les pieds, jetez l'eau sur les marches du seuil et couchez-vous. Mais soyez preste.⁴³

Peu de temps après, la **maouès noz** vint frapper. Ils ne répondirent pas : Alors, on entendit au dehors s'élever un grand vent. C'était la colère de la **maouès noz**.

Puisque chrétien ne m'ouvre hurla une voix furieuse, trépied, viens m'ouvrir !

- Je ne puis, je suis suspendu à mon clou, répondit le trépied.

- Viens alors, toi, balai !

⁴⁰ Je remercie Donatien Laurent de m'avoir communiqué cette note inédite de Le Braz.

⁴¹ P. Féval, *Les contes de Bretagne*, le joli château, p12, Paris 1949.

⁴² Y. Le Diberder, Bugul-noz et loup-garou, p.9, Annales de Bretagne, juillet 1913.

⁴³ Ce rituel de conjuration nous rapproche du paganisme constamment présent dans l'ancienne société traditionnelle. En Bretagne comme en Irlande ou en Ecosse, les êtres surnaturels n'aiment pas l'eau sales. Dans une autre version recueillie à Ploubezre, le balai ne peut intervenir car on lui a taillé les extrémités : Troc'het eo ma beg din. C'est pourquoi, nous dit notre conteur, quand on fabriquait un balai en genêt, les anciens disaient toujours qu'il fallait lui couper le bout. Quand au trépied, on disait aussi qu'il ne fallait surtout pas le laisser sur le feu car les âmes qui revenaient dans les maisons aurait pu s'y reposer et se brûler.

- **Je ne puis, on m'a mis la tête en bas.**
- **Viens alors, toi, eau des pieds ;**
- **Hélas, regarde moi, je ne suis plus que quelques éclaboussures sur les marches du seuil.** ⁴⁴

De la légende, on est passé au conte avec un motif connu dans bien des folklores européens. On trouve croyance semblable en Irlande pour éloigner les fairies qui consiste à mettre le balai à sa place derrière la porte, à couvrir le feu et à jeter l'eau sale sur le seuil ou le fumier. ⁴⁵En Bretagne, c'est aussi une manière de fermer l'huis au siffleur de nuit, **ar c'hwiteller-noz**. ⁴⁶

Ces procédés magiques ou autres ont le don de déclencher la colère de la lavandière qui exprime sa rage d'avoir été bernée comme celle-ci du Finistère sud: **Dre vonneur peus bet kaet un bennak desketoc'h ewitoc'h wit lar deoc'h penaos ober, kar parse mije plantet kement troio barzh n'ho korf wit ma zo troio barzh al licher-se !** », par bonheur vous avez trouvé quelqu'un de plus savant que vous pour vous dire comment faire car sans cela j'aurais fait avec votre corps autant de tours qu'il en a dans ce drap. ⁴⁷ ou encore cette autre, du pays vannetais : « **Heureusement que vous avez trouvé une personne plus intelligente que vous, sans ça je vous aurais moulu aussi menu, menu, comme de la chair à saucisse.** » ⁴⁸ Ou enfin cette dernière qui montre une autre limite de la lavandière de nuit : « **Tu es bien heureuse d'avoir porté un innocent à l'église ; sans cela, je t'aurais si bien tordue, détordue, retordue, que jamais débrouilleur d'écheveaux n'aurait été capable de débrouiller ce que j'aurais fait de toi** » ⁴⁹

Selon Cadic, les mères de familles nombreuses étaient également à l'abri de la fureur des lavandières. ⁵⁰

Lavandière de nuit ou fileuse(s) de nuit ?

Mais on se demande si dans ce cas de la **maouez-noz** qui cherche à entrer dans une maison, on a bien affaire à une lavandière de nuit ? En effet, dans les nombreuses versions que nous avons nous-même recueillies sur le

⁴⁴ A. Le Braz, *La légende de la mort chez les Bretons armoricains*, Celle qui lavait de nuit, t2 p. 214-18, Paris 1912.

⁴⁵ Revue celtique, tome4 p. 181-2 (Limerick, Cork, Galway).

⁴⁶ Voir J. Cooke, *Notes on Irish folklore from Connaught* ; Folklore t. VII , p 634. Voir aussi en Ecosse, J.G.Campbell, *Superstitions of the Highlands*, p47.protection against fairies, Fairies coming to houses p 75. Glasgow 1900. Nous avons recueilli en Morbihan un récit dans lequel le rôle de la femme de nuit est tenu par la mère du diable, *mamm an diaoul*. Pour l'emporter sur elle, la fermière lui avait demandé de laver la laine d'un mouton noir. En Irlande, une autre manière de se débarrasser des femmes (blanches) de nuit entrées dans les maisons consiste à leur crier que la colline est en feu : There's the white women's hill, and a higher hill still, in a blaze of red fire (Revue Celtique t.4 p 181). Le même procédé est mentionné dans un conte alpin : « Une nuit, en coulant le chanvre, Marie P. avait oublié de fermer sa porte. Et une fade (fée) voit la lumière et rentre chez elle. alors, quand la femme a vu cette fade qui se chauffait et qu'elle ne pouvait pas la faire sortir, elle a crié : ouïaïe ! Que la Touisse (lieu-dit dans la Montagne où vivaient les fées) brûle ! Alors la fade a parti en courant, et l'autre de fermer sa porte ». A. Joisten, C. Abry, *Etres fantastiques des Alpes* p. 39-40, Paris 1995. (cf R.TH. Christiansens, *The types of the Irish folktale No501 : The Fairy hill is on fire*)

⁴⁷ Je remercie Daniel Jekel de m'avoir communiqué ce témoignage recueilli à Primoguer.

⁴⁸ Je remercie Jean-Michel Guilcher et Michel Oiry de m'avoir communiqué cette légende vannetaise. En Irlande, la femme de nuit part en jetant une malédiction à l'endroit de celui qui a conseillé la femme : « **Doans dùbhais air do chomhairleach, grief and ill luck on your counsellor.** » Revue Celtique t4, p181; dans ces versions où la **maouès noz** cherche à entrer dans la maison, celui qui donne le conseil pour se débarrasser de la femme de nuit est généralement le mari de celle qui l'a rencontrée. Dans une version que nous avons recueillie en Finistère sud, c'est le prêtre qui indique la façon d'échapper à la laveuse surnaturelle (il s'agit dans ce cas de l'invitation à tordre). Les prêtres passaient souvent au yeux du peuple pour être magiciens. On les supposait capables de faire de la « fizik », de la magie, à l'aide de livres mystérieux comme l'Agrippa. La formule cominatoire lancée par la lavandière ressemble beaucoup à ce que Y. Le Diberder rapporte dans les récits de Bugul-ôz : « **On dra vad e d'oh emoh ped abi aui(t) bou(t) lakeid er ferm ged en ôr. Penaui(t)-se m'ehe bet prèwet ken munud al er pèl !** « Une bonne chose c'est à vous que vous ayez été habile que d'avoir mis la barre à la porte. N'eût été cela, je vous aurais broyé aussi menu que la balle ! » p. 7 et encore : « **Mad ou d'oh pes gouiet gobir hou tevèr, kèr kenezi em behé hou malet èl er ludu ir chiminal.** » Il est bon pour vous que vous ayez su faire votre devoir, car sans cela je vous aurais moulue menue comme la cendre dans la cheminée. Annales de Bretagne, tome XXVIII, juillet 1913. Voir aussi : Henri Pourrat, *légendes d'Auvergne, la lessive de la Toussaint*, p171-177 : « **Ha, mauvaise femme ! Chance pour toi que tu aies su me déloger !** dit la revenante à celle qui faisait la buée une veille de Toussaint, **je te fourrais dans ton cuveau, tête première, et je t'apprenais une fois pour toujours, à honorer la grande fête des pauvres morts !** », Cournon, 1994. Et encore : A. Joiste, C. Abry, *Etres fantastiques des Alpes*, p. 40 : « **Si tu m'avais pas fait cette farce, tu cuirais dans ton pérouleit (petit chaudron en cuivre) ».**

⁴⁹ L.F. Sauvé, *Annuaire des traditions populaires*, p. 16-18, Paris 1888.

⁵⁰ F. Cadic, *Nouveaux contes et légendes de Bretagne* p. 162-163, Paris 1922;

terrain, la femme surnaturelle semble limiter son rayon d'action au périmètre proche du lieu humide qu'elle hante. Elle est attachée à un endroit dont le conteur cite le nom avec précision. En fait, elle serait comme prise dans un cercle magique, **kelc'hiet**, comme les conjurés « qui ont une heure sur vingt-quatre pour faire aux hommes tout le mal possible, dans la limite du cercle où ils ont été enfermés » ou encore comme le promeneur attardé qui rentre chez lui à travers champs⁵¹. Écoutons à ce propos notre informatrice de Trédarzec. Elle parle de la lavandière qui s'était lancée à la poursuite de son père: « **Pa oa aet ur serten kont barzh an hent, oa aet endro, apeupre kant metr deus ar wazh. D'a ket droed da vont pelloc'h wit Krec'h gargal. An hini gozh oa retournet n'on ket pelec'h ?** » Ayant parcouru une certaine distance sur la route, elle était retournée, à peu près cent mètres du lavoir. Elle n'avait pas le droit d'aller plus loin que **Crec'h gargal**. La vieille était retournée, je ne sais où ?

Cette impression est renforcée par cet autre témoignage entendu à Perros-Guirec. Le père de notre informateur, avait été, lui aussi, poursuivi par la lavandière de nuit mais il avait eu le temps de courir jusque chez lui. La lavandière avait projeté son battoir contre la porte et l'avait brisée mais elle s'était arrêtée là et le conteur de conclure : « **Deva ket droed antren barzh an ti** », elle n'avait pas le droit d'entrer dans la maison. La lavandière de nuit n'aurait donc pas accès aux habitations des humains.⁵²

Ce n'est pas tout. Dans les versions bretonnes, il est en fait plutôt question d'une fileuse que d'une lavandière. C'est le cas par exemple avec la référence donnée par Habasque sur l'interdit de filer la nuit de la Saint-André⁵³ et par le récit suivant noté par Luzel « **Une femme, nommée Maria Kerbernès, aimait tant à filer, qu'elle passait tout son temps sur son rouet. la nuit même, quand son mari et ses enfants étaient couchés, elle restait seule, à filer jusqu'à minuit, et souvent, jusqu'au point du jour, ne trouvant jamais qu'elle en avait fait assez. Un dimanche soir, qu'elle s'était attardée à filer, ...elle vit venir à elle une femme qu'elle ne connaissait point qui lui parla ainsi.... : comment n'êtes vous pas couchée à cette heure....Vous aimez donc à filer et vous êtes bonne fileuse ? Moi aussi et si vous voulez je resterai avec vous et nous filerons ensemble.** »⁵⁴.

En Irlande aussi, c'est la fileuse qui intervient. En voici un exemple : « **Il y avait autrefois dans ce secteur une femme, la plus paresseuse des femmes; Elle laissa s'accumuler la laine de ses moutons pendant sept ans car elle n'avait pas le courage de la filer et c'était la même chose pour les autres travaux. Un jour cependant elle pensa qu'il était grand temps de se mettre à l'ouvrage. Et après que son mari se fut couché, elle se mit à travailler à son rouet jusqu'à une heure tardive. Comme elle était encore assise à son travail, une vieille femme entra soudain qui s'assit sans qu'elle y fut invitée et se mit à filer avec ardeur. Une autre femme entra, puis une autre, jusqu'à ce que la maison fut pleine de monde. Il y en avait de jeunes et de vieilles qui se mirent à filer, carder et tisser à une allure incroyable.**

Dans les versions irlandaises de ce type⁵⁵, on remarquera que l'on a affaire, non pas à une seule femme de nuit mais à un groupe de femmes qui cherchent à s'introduire dans les maisons des humains. Cette troupe n'apparaît pas clairement dans les récits bretons et pourtant dans celui de Le Braz, *Celle qui lavait de nuit*,⁵⁶ le « grand

⁵¹ cf R.F. Le Menn, *Les Conjurés*, Revue Celtique, t1, p.425, 1870-1872) et D. Giraudon, *L'herbe d'oubli*, in *Musique Bretonne* n°14 pp 2-4, 1981.

⁵² Notre récit ressemble beaucoup à celui rapporté par Luzel, *Contes inédits*, t2 La lavandière de nuit, pp. 67-68 Rennes 1995 : « **La lavandière était sur leurs talons, son battoir levé, et si elle les avait atteints, elle les aurait assommés. Elle ne pouvait pénétrer dans la maison, mais elle jeta son battoir contre la porte avec une telle violence qu'elle la brisa.** » Autrefois, on verrouillait les portes à l'aide d'une barre transversale en bois. Cette pièce formait une croix avec le montant vertical de la porte et ainsi, nous dira un informateur de Ploubezre, faisait obstacle aux mauvais esprits. Cf aussi Y. Le Diberder, *Bugul-ôz et loup garou*, Annales de Bretagne tome XXVIII, p.7, juillet 1913

⁵³ M. Habasque, *Notions historiques sur les Côtes-du-nord* t1 p 281 : « Les paysans bas-bretons sont persuadés que la nuit qui précède la Saint-André, une fée, très vieille descend dans la cheminée, pour voir si, aux approches de minuit, la ménagère est encore à travailler. dans ce cas, la fée la gourmande, en lui disant : **Hag o néza éma oc'h-u c'hoaz ? / Goël Sant-André a zo warc'hoaz.** Comment ? Vous filez encore ? / C'est demain la Saint-André. Citons encore, H.F. Buffet, *En Bretagne morbihannaise*, p. 174, Paris 1982 rééd, la *Groah sadorn d'en noz* qui, à Locmiquélic, entraît après minuit chez les gens qui continuaient à travailler dans la nuit du samedi au dimanche. Elle emportait pour les punir toute la vaisselle creusée qui n'était pas renversée sur la table. Ceci explique le conseil donné par le mari à sa femme dans la version de Luzel, F.M. Luzel, BSAF pp458-461, 1894. : » Renversons tout ce qu'elle (la femme de nuit) a touché) et le conte irlandais de Limerick : » Turn the feet water bowl and every other vessel down on its face. » Revue celtique t.4 p. 182.

⁵⁴ F.M. Luzel, BSAF pp458-461, 1894.

⁵⁵ Revue celtique, t4p.181-185.Limerick, Galway, Cork. Pour faire sortir les *fairies* de sa maison, elle s'écrie que la montagne est en feu. Puis pour les empêcher de revenir, elle met le balai en travers de la porte, jette sur le seuil l'eau qui a servi à laver les pieds, enlève la courroie du rouet, met les pincettes contre l'âtre et retourne tous les vases et cuvettes.

⁵⁶ A. Le Braz, op. cit. t2 p. 217.

vent » qui traduit la colère de la **maouès-noz**, pourrait très bien représenter le **sidhe gaoithe** irlandais, le vent des **trooping fairies** caractéristique du passage des êtres surnaturels et donc confirmer la présence d'un groupe.⁵⁷

Et quand d'aventure, la fileuse se fait laveuse, c'est en général du fil qu'elle lave et non des draps comme c'est le cas pour la lavandière de nuit. On ajoutera encore que la rencontre initiale avec la femme de nuit (fileuse) se fait en général dans la maison (et non au lavoir) de la personne restée veiller. On remarque aussi que la fileuse de nuit a toujours affaire à une femme tandis que la lavandière de nuit a plutôt affaire à un homme. Il s'agirait donc bien de deux femmes de nuit différentes.

Celle qui s'introduit ou cherche à s'introduire la nuit dans les maisons a pour but de punir les femmes qui bravent les interdits domestiques.

La lavandière, messagère de la mort

Revenons donc à la lavandière de nuit bretonne. Elle n'est pas qu'une surveillante ou qu'une pêcheuse malfaisante comme nous l'avons vu plus haut. A l'image de la **babhdh** ou la **banshee** irlandaise ou encore de la **bean-nighe** écossaise, comme nous en parlerons ci-après, elle est aussi *messagère de la mort*. Il n'y a là rien qui puisse surprendre. Elle est après tout à l'image de la lavandière de jour : pourvoyeuse de nouvelles pour la communauté qui l'entoure, laveuse du linge des défunts, en relation avec l'eau, *frontière naturelle entre ici-bas et au-delà*⁵⁸. Autant de raisons qui expliquent que la lavandière de nuit puisse apparaître comme annonciatrice de mort " **Oa ket chansus, gwelet nehe** " Cela portait malheur de les voir, disent encore les anciens en Trégor.. Anatole Le Braz donne un exemple de ces avertissements, de ces « avisions » dans : **l'intersigne de l'étang** : Josik Trémur partie chercher son père attardé au café passe près d'un lavoir où elle rencontre la **gannerez noz** : « **Je crois que vous lavez, dit-elle. - Oui, Josik, répondit la femme, en appelant l'enfant par son nom, comme si elle la connaissait. - Vous avez choisi un drôle de jour et un drôle d'heure, fit Josik encore plus rassurée. La femme répliqua : « dans notre métier, on n'a pas le choix. ». - C'est donc de l'ouvrage pressé ? - Oui, Josik, car c'est le drap de mort dans lequel on ensevelira celui que vous allez chercher. "Et en disant cela, la femme déploya devant elle un linceul qui s'élargit, s'élargit, jusqu'à couvrir tout l'étang."** ⁵⁹ Le symbolisme ici semble évident. Le drap (linceul) couvre l'eau, source de vie, pour présager la mort, la mort ici du père de Josik.

On soulignera dans ce cas, que la lavandière connaît la personne à qui elle annonce le funeste présage. Luzel en donne un autre exemple : C'était au mois d'avril, et elle s'en revenait, seule, vers les neuf heures du soir, lorsqu'en passant par une prairie dans laquelle se trouve un étang qui sert de lavoir à tout le quartier, elle entendit prononcer son nom, très distinctement : Soezic ! A l'instar des lavandières irlandaises et écossaises, elle serait donc, dans une certaine mesure, attachée aux familles locales pour les informer des deuils à venir.

Lavandières de nuit en Ecosse et en Irlande :

La croyance à une lavandière de mauvais augure est attestée en Irlande et en Ecosse depuis au moins le VIII^e siècle. On parle en Ecosse de la laveuse du gué, **the washer of the ford, nigheag an àth**, de la lavandière, the washing woman, **bean nighe**, ou encore de la petite laveuse du chagrin, **the little washer of sorrow, nigheag bheag a bhroin**, une femme aux mains décharnées qui vient parfois à minuit, sur une pierre au milieu de l'eau, d'une rivière (un gué) ou d'un étang, laver le linceul de ceux qui sont destinés à mourir d'une mort violente. En travaillant, elle chante un chant macabre. Certaines personnes l'ont entendu : "**Si do leine, 'si do leine, ta mi nigheadh.**", c'est ton suaire, c'est ton suaire, que je lave.⁶⁰

⁵⁷ J. Curtin, The cattle jobber of Awnascawil, *Irish fairy tales*, p41, New York, 1993.: « The jobber gave her good-bye and started for the fair. On the way he felt a great storm of wind and hail coming towards him, and stooped down for shelter under a bush at the side of a ditch. When the storm was passing he saw it was a legion of fairies destroying everything before them, tearing up potato stalks and all that stood in their way ».

⁵⁸ C. Lecouteux, *Fées, sorcières et loups-garous au Moyen-Age*, p. 83, 1996.

⁵⁹ A. Le Braz, *La légende de la mort chez les Bretons armoricains* pp53-55, Paris 1912.

⁶⁰ Marian Mc Neill, The Silver bough, Vol 1, p 117 Glasgow 1959. Ces paroles rappellent une chanson semblable mentionnée par Paul Féval, Les contes de Bretagne, Le joli château p 10 Paris 1949

**Tords la guenille, tords,
Le suaire
Des épouses des morts ?**

Marian Mc Neill émet l'hypothèse que le lavage du suaire a pu être dans des temps reculés, un ancien rite funéraire de purification à l'intention des morts au combat. Cela rejoindrait bien l'affirmation de Christian Guyonvarc'h qui pense de son côté que la lavandière de nuit bretonne serait une survivance, oubliée et atténuée, de la déesse celtique de la guerre. Malheureusement, nous n'avons pas en Bretagne de documents suffisamment anciens pour défendre de telles thèses. Le thème est évoqué en Irlande dans le célèbre poème ossianique de Fothad Canainne : **" Il y a autour de nous, ici et là, mainte dépouille à la rouge gloire ; horribles sont les géantes entrailles que lave la Morrigan. Elle est venue à nous du sommet d'un pilier ; c'est elle qui nous a écrasés ; nombreuses sont les dépouilles qu'elle lave ; horrible est le rire dont elle rit."** La rencontre de la **Badb**, de la **Morrigan**, déesse de la guerre, est présage de mort avant la bataille.

Dans la *Tain Bo Regamma*, lorsque Cuchulainn sort de la forteresse et s'avance dans la prairie d'Emain, le druide Cathfad lui dit, **" Vois tu là-bas, ô Chien, la fille de la Bodhbh qui est en train de laver tes dépouilles et ton équipement ? Elle est dans le chagrin et l'affliction en prévoyant et prédisant la chute dont tu tomberas contre la grande armée de Medhbh et les sortilèges des enfants de Calatin."**⁶¹

En Irlande, le motif de la lavandière de la mort, la **babhdh**, déesse de la guerre, disparaîtra progressivement pour céder le terrain à un autre figure mythologique ancienne : la **banshee** avec laquelle elle a des points communs. . Comme elle, être solitaire féminin, elle est messagère de la mort ; comme elle, elle est attachée à une grande famille ; comme elle, elle est liée à l'eau . Avec le temps, le cri de mort lancé par la **banshee** ne se limite plus aux seuls personnages célèbres, il se généralise chaque fois qu'un décès va se produire.⁶² La mort en Irlande comme en Bretagne intéresse toute une communauté qui se doit d'être informée des événements futurs, être préparée à la mort d'un de ses membres. En Irlande comme en Bretagne, **Personne ne meurt, sans que quelqu'un de ses proches, de ses amis ou de ses voisins n'en ait été prévenu par un intersigne.**⁶³

La lavandière de nuit écossaise se distingue des autres en faisant aux vivants des révélations à condition de la prendre par surprise.⁶⁴ Ce fut le cas de Hugh à la petite tête, **Eoghan a chinn bhig**, chef des Maclaines avant son dernier combat contre son oncle, Lachlan le rusé, à propos de la propriété des terres de Lochbuy. Le soir précédant la bataille, Hugh marchait le long de la rivière quand il vit une femme qui lavait des vêtements et chantait le chant des MacLeans. Elle rejetait par dessus ses épaules ses très longs seins qui pendaient et la génaient pour laver. Hugh s'approcha d'elle par derrière en rampant et attrapant l'un d'eux, il se mit à le sucer et lui dit : nous sommes tous deux témoins, vous êtes ma première mère nourricière. Puis il lui demanda ce qu'elle faisait : " Je lave les chemises de vos hommes blessés à mort, ceux qui monteront demain à cheval et ne reviendront pas. " Il lui demanda : " Serai-je vainqueur ? " Elle répondit que si on donnait, à lui et à ses hommes, du beurre au petit déjeuner sans qu'ils le demandent, il gagnerait. Il demanda encore si lui reviendrait vivant de la bataille. Elle répondit d'une manière ambiguë. Lorsqu'il s'éloigna, elle lui dit, qu'il serait chargé d'annoncer la mort imminente des gens de sa descendance. Le beurre ne fut apporté que sur sa demande. Le combat eut lieu à Onoc nan Sgolb non loin de Torness à Glenmore. Hugh fut décapité par un coup de sabre. Il sauta néanmoins sur son cheval, un petit coursier noir avec une tache blanche sur le front et depuis il est devenu le cavalier sans tête des Highlands de l'ouest qui apparaît chaque fois qu'un chef du clan Maclaine va mourir.⁶⁵ On trouve ici le thème de la lavandière attachée au destin d'une grande famille, un thème, comme nous l'avons vu, également présent en Irlande.⁶⁶

Voir aussi la chanson citée par Souvestre dans le Foyer breton et F. Cadic, op.cit. « Les lavandières pénitentes de Brennilis semblent accepter assez gaiement leur châtement : elles chantent. Par les nuits obscures, on entend leurs voix monter des bords de l'Ellez, et le cantique qu'elles répètent est si doux, si suave, si mélodieux, qu'on le croirait emprunté aux choeurs des anges. (voir aussi chants des fairies en Irlande)

⁶¹ F. Le Roux, C. Guyonvarc'h, La souveraineté guerrière de l'Irlande, pp 37-39, Ogam, Rennes 1983. Traduction C. Guyonvarc'h, *Celticum*, VII, p.13

⁶² P. Lysacht, *The Banshee*, Dublin, 1986.

⁶³ A. Le Braz, op.cit., t1, p1, Paris 1912. Selon les sources populaires, le présage de mort n'est généralement pas fait à celui qui va mourir.

⁶⁴ J.G.Campbell. *Witchcraft and second sight in the highlands of Scotland*, Glasgow 1902 : Dans l'île de Skye, la lavandière fait des révélations à celui qui l'aura prise par surprise sur ce qui lui arrivera après sa mort.

⁶⁵ J.G.Campbell, *Witchcraft and second sight in the highlands of Scotland*, pp43-46, Glasgow 1902)

⁶⁶ Les exemples où l'eau joue un rôle dans les présages sont multiples en Bretagne. Citons pour exemple le cas des fontaines, la mie de pain, les aiguilles, la chemise d'un bébé, jetées dans l'eau et qui informent sur l'avenir des amoureux, des soldats et des petits malades. Mentionnons encore le jeu du « **lenn chañs** » qui consiste à faire naviguer des croutes de pain dans une bassine, dans le but encore de renseigner sur les amours des uns et des autres, un jeu qu'on retrouve dans les rites de divination pratiqués la grande nuit de Halloween. Voir encore : E. Ernault, *Idées populaires des bretons d'après le Doctrinal ar Christenien (1628) et le Père Maunoir*, Le fureteur breton, avril-mai 1907, p. 152 : « **Petra livirit-tu eus ar re a daul peziou bara er feunteun en deiz-se evit guelel pehini eus (p.136) o zut a varvoer bloaz-se ? Eguis payanet int.** Que dites vous de ceux qui jettent des morceaux de pain dans la fontaine ce jour là (le jour de l'an) pour voir lequel de leurs gens mourra dans l'année ? Ils sont comme des paiens ; »

Assez curieusement, on reconnaît là, un thème répandu dans les contes berbères.⁶⁷

Les lavandières de nuit en France :

Il est vrai que le légendaire des lavandières de nuit ne se limite pas à la Bretagne et aux pays celtiques. On le trouve pour ainsi dire dans toutes les régions de France (et même en Suisse parfois avec des traits distinctifs, souvent avec un air de famille. En beaucoup d'endroits, on considère d'abord ces femmes comme des revenantes. Dans le Limousin, une lavandière, morte en état de péché depuis longtemps est condamnée à subir l'enfer là où, toute sa vie elle avait mérité. On colporte aussi qu'à chaque clair de lune, les lavandières médisantes doivent après leur mort laver des linges de plus en plus sales. Elles ne seront quittes que si elles le rendent blanc comme neige. Seulement, le diable veille et rend la chose impossible en touillant le fond de l'eau pour que la vase remonte à la surface.⁶⁸

Les lavandières surnaturelles en France sont aussi comme les fées des pays celtiques, messagères de la mort. En Alsace près d'Oberbronn, une dame blanche se montrait à côté d'un lavoir depuis un temps immémorial aux lavandières qui y allaient la nuit. Elle ne regardait personne, ne parlait à personne, et s'asseyait à une place écartée pour laver des chemises que l'on croyait être celles des trépassés. **Son apparition présageait la mort** d'un membre de la famille d'une des laveuses.⁶⁹ Dans la Vienne également, leur rencontre était signe de malheur. A trois kilomètres, au sud de Chauvigny, on contait jadis que durant certaines nuits d'été, l'écho y répercutait des bruits mystérieux de battoirs. C'étaient, disait-on, des fées, les Dames blanches, qui lavaient des linceuls et annonçaient ainsi un proche décès dans le voisinage.⁷⁰

Comme les lavandières bretonnes encore, elles sont malfaisantes et font subir des brimades aux personnes qui s'aventurent dans leurs parages. Dans l'Autunois, Léon Marillier lorsqu'il était enfant, se souvenait avoir entendu souvent, l'histoire des lavandières qui allaient chaque nuit, dans les ruisseaux des prés, laver les linceuls des morts et qui obligeaient les paysans attardés à les tordre avec elles. On retrouvait au matin l'imprudent évanoui sur le pré, les bras tordus, heureux s'il survivait à l'aventure.⁷¹ Laisnel de la Salle, rapporte la même mésaventure survenue en Berry à un métayer : une des laveuses se tournant brusquement de son côté, lui tendit l'objet qu'elle avait à la main, et l'invita par un geste expressif, à le tordre avec elle...Lorsque les femmes des Ferrons arrivèrent, au point du jour, pour laver leur lessive, elles trouvèrent près de la fontaine de la Fond-de-fond, le corps inanimé du métayer.⁷²

Les *mille-Lorraines* de la Basse-Normandie, appelées aussi *Villes-Lorraines* arrêtent aux échaliers, le passant attardé qui entre dans la prairie ou est situé le lavoir qu'elles hantent, et le forcent à tordre leur linge ; s'il s'y prend mal, elle lui cassent le bras.⁷³

Les *gollières a noz*, lavandières de nuit de la Suisse romande, sont des filles belles, mais méchantes, que l'on voit au clair de lune faire leur lessives près des fontaines et des mares solitaires. Elles invitent les passants à les aider, mais si par distraction, ils tordent à rebours, elles leur tordent le cou.⁷⁴

Dans le Languedoc, en particulier dans les Corbières occidentales, on a plus nettement affaire à des fées lavandières appelées *mitounes*. Elles peuplent les nombreuses grottes et les endroits ténébreux de cette région.⁷⁵ Elles sortent surtout la nuit et vont laver leur linge avec des battoirs en or dans les ruisseaux et les rivières.

⁶⁷ Voir aussi, J. Fleury, *Littérature de Basse-Normandie*, p. 57, Paris 1883 : « Il faut vous dire que quelques unes (fées) avaient les seins tellement longs, qu'elles les rejetaient par dessus leurs épaules pour donner à téter à leurs petits qu'elles portaient sur le dos. »

⁶⁸ *Contes populaires et légendes du Limousin*, recueillis par Claude Seignolle. Les lavandières de nuit, pp 101-103, Paris 1979.

⁶⁹ Aug Stoeber. *Die sagen des Elsasses*. (Seb p424).

⁷⁰ R. Mineau et L. Racinaux, *La Vienne légendaire et mythologique*, pp.95 et 102, Poitiers 1995

⁷¹ Léon Marillier, note dans A le Braz, *La légende de la mort* 1ere ed. Paris 1893.

⁷² Laisnel de la Salle, *Le Berry moeurs et coutumes*, p143 t1, Paris.

⁷³ Barbey d'Aurevilly. *Une vieille maîtresse*.

⁷⁴ A Ceresole. *Légendes des Alpes vaudoises* p72

⁷⁵ En Bretagne, dans la partie gallèse, des fées trouvent également refuge dans les grottes du bord de mer comme à Binic par exemple dans cette ancienne caverne taillée de main d'homme et justement nommée, la houle Margot, c'est à dire la grotte de la fée Margot. Dans la partie bretonnante, on trouve aussi par exemple, à Trédrez, Beg ar forn, ou à Plougrescant des grottes abritant une *garlandonez*, ou *kornrandonez*. Mais on ne parle pas des lieux où se retirent les lavandières le jour ? De même en Normandie, on suppose que « les fées que l'on voyait laver leur linge dans le ruisseau de la vallée du Hubilan vivaient dans les houles sous les falaises » (Jean Fleury, *Littérature orale de Basse-Normandie*, p.55, Paris 1883)

Elles sont parfois terrifiantes d'aspect et peuvent avoir deux têtes. Elles n'ont pas bonnes réputations et sont à l'occasion sorcières ou voleuses. Elles vont même jusqu'à enlever et tuer des enfants. Elles précipitent dans l'eau les indiscrets qui viennent les surprendre.

Dans les Pyrénées, les lavandières demeurent aussi dans des grottes et possèdent des trésors. Elles vivent en groupe contrairement à la lavandière bretonne qui est plutôt solitaire. D'un bout à l'autre de ce secteur, on leur donne différents noms comme *Drago*, *Dounes*, *Hades*, *Encantados*. A Fount Taceto, dans les gorges de la Fou en Roussilon, les *Dounes* d'Aigua venaient laver leurs draps dans des cuiviers dont les rochers portent encore la forme et le nom. Plusieurs légendes évoquent des malheureux qui ont tenté de voler une des pièces de linge pour sortir de la misère, mais dès qu'ils y touchaient leurs bras se pétrifiaient et se brisaient comme du verre.

Dans le Conflent, les fées avaient l'habitude d'étaler leurs draps au soleil au bord de la Tet. Un jour un berger en saisit un mais il se tua dans sa fuite en tombant dans un précipice. A l'autre extrémité de la chaîne, à Bidache, les *Hades* occupaient le Hourat de l'Or et elles y exposaient leur linge dans un bugadé d'or (cuvier à lessive) mais celui qui se risquait dans cette grotte ne pouvait plus en ressortir.

On mentionne aussi les fées lavandières dans les Alpes : c'étaient de petites femmes qui faisaient leur lessive dans les ruisseaux. Quand on s'approchait d'elles elles disparaissaient.

Le motif du linge que les lavandières bretonnes invitent à tordre trouve à première vue un parallèle, peut-être une explication, chez les fées pyrénéennes. En Aragon, (Sos, Valdonsella), les *lavanderas* ou *encantados*, cherchent à se libérer de leur enchantement en tendant le fil de leur propre existence aux jeunes filles qui viennent chercher de l'eau.⁷⁶ Il faut qu'elles s'en saisissent et l'enroulent autour de leur bras, aussi long soit-il et cela sans se retourner malgré les hurlements d'agonie de la fée en train de quitter sa condition d'enchante⁷⁷. Si une jeune fille s'interrompt, elle risque la mort. Ce désenchantement des fées se pratiquait là, uniquement la nuit de la Saint-Jean. En Lavedan, à la Hount dera Encantado d'Arcizan-Avant, une jeune fille trouva un jour un ruban flottant sur l'eau. Elle le saisit et se mit à le tirer pour le rouler en pelote, lorsque sa mère l'appela. La jeune fille coupa alors le ruban : la fée ne fut pas *desencantado* et de colère, elle fit mourir la mère dès le lendemain.⁷⁸ Il y a inévitablement un lien entre cette femme qui tend et demande à tordre le fil de la vie et la laveuse qui tend et demande à tordre le saire des mortels. Ne seraient-elles pas toutes deux descendantes des *fata*, les maîtresses du destin des hommes ?

De vraies fausses lavandières

Notre travail ne serait pas complet si nous ne donnions pas la parole à ceux qui ne croient pas à tous ces « *konchennoù gwrac'hed kozh* », contes de vieilles bonnes femmes⁷⁹. George Sand, en tête, révélait que ce qu'elle prenait pour des bruits de battoirs n'était en fait que le chant rauque d'une espèce de grenouille⁸⁰. Par ailleurs, nous avons souligné dans la première partie combien les horaires des lavandières étaient élastiques. Autrefois, la journée de travail était fixée par le lever et le coucher du soleil. Il n'en reste pas moins que l'impératif de linge propre, ne serait-ce que pour aller au bourg, imposait, avec la complicité de la lune, un prolongement de la journée. C'était le cas de Fanta Lezoualc'h dans un récit de Le Braz.⁸¹

D'autres raisons poussaient certaines femmes à laver de nuit « Dans toutes les communes, nous dit-on au Faouet, il y avait des pauvres. Les mères de famille rapiéçaient leurs draps, mettaient des morceaux où il y avait des trous. mais elles n'allaient quand même pas laver devant les laveuses des maisons riches. Elles se seraient moquées d'elles. Elles allaient donc au lavoir quand toutes les autres laveuses étaient parties. c'étaient donc des laveuses de nuit. » Une autre femme de Pommerit-le-Vicomte ajoute : « il y avait à la campagne des veuves ou

⁷⁶ Le fil de l'existence nous rapproche du domaine de la fileuse mais l'environnement de la fontaine nous situe bien dans celui de la laveuse. Puisqu'il s'agit de fil la demande de désenchantement est faite à une jeune fille dont c'est le rôle de filer. La torsion du linge s'applique plutôt à un homme. Ce sera le plus souvent le cas avec les lavandières bretonnes.

⁷⁷ Nous avons évoqué plus haut cette hypothèse d'une lavandière de nuit confinée dans l'environnement proche du lavoir.

⁷⁸ O. de Marliave, *Trésor de la mythologie pyrénéenne*, pp249-250 Toulouse 1987.

⁷⁹ On assiste aujourd'hui à la fin d'une coexistence de deux mentalités différentes, les unes attachées aux croyances traditionnelles, les autres poussées par un esprit rationalisant qui fait dire aux derniers représentants d'une pensée ancienne « les gens ne sont plus croyants comme autrefois ».

⁸⁰ George Sand, *Promenade dans le Berry*, p. 144, Editions Complexe, 1992. A rapprocher de Sébillot, *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, tome 1 p. 209 : « La charrette de la mort fait le même bruit qu'une charrette mal graissée ; c'est probablement le cri d'un petit crapaud très commun en Haute-Bretagne, qui fait croire à cette charrette invisible, auquel son cri ressemble en effet beaucoup ».

⁸¹ A. Le Braz, op.cit. t2 p170, ed Rennes 1995. « Pour gagner quelques sous, elle se louait à la journée dans les fermes des environs. Aussi ne pouvait-elle vaquer à son propre ménage que le soir. Or un soir, elle se dit en rentrant : C'est aujourd'hui samedi, demain dimanche. il faut que j'aille laver la chemise de mon homme et celles de mes deux enfants. Elles auront le temps de sécher, d'ici à l'heure de la grand'messe, car la nuit promet d'être belle »

des célibataires vivant seules qui recevaient parfois un homme en quête d'aventures. C'était soit un journalier ou un patron de ferme qui ayant travaillé au champ toute la journée avaient parfois sur eux une chemise sale. Ces femmes avaient donc chez elles, une ou deux chemises de rechange. Mais n'étant pas censées avoir un homme à la maison, elles ne pouvaient pas laver des chemises d'hommes au lavoir en plein jour. Elles y allaient donc la nuit».

Nous avons recueilli une autre explication à Vieuviel : « Il n'y avait pas d'autre ruisseau à côté, il n'y avait que Pazaune alors le lavoir de Pazaune était le lieu de rencontre. Il pouvait y avoir deux ou trois laveuses en même temps. Il y avait une légende qui racontait qu'on voyait des lumières à Pazaune dans la nuit. Alors à minuit, paraît-il, on voyait des lumières et c'étaient des laveuses. On entendait même les battoirs parfois, paraît-il, ça je ne peux pas vous affirmer. Enfin, c'était comme ça, c'était la légende. Un jour, elle s'est réalisée cette légende mais alors d'une drôle de façon. C'était un vieux copain, un vieux copain de chasse, un braconnier, un homme spécial, très gentil et très aimable avec qui j'ai chassé bien des fois. C'était le soir d'une batterie ou quelque chose comme ça, il s'est trouvé aller dans ses champs pour tirer ses chevaux, à minuit et puis qu'est ce qu'il voit, ah, cette fois les laveuses de pazaune, je les vois, ça y est, je les vois et puis alors, son instinct de chasseur et de braconnier et de vieux soldat, en se camouflant tout le long du talus, il arrive vraiment au lavoir et puis par dessus le talus : il voit deux personnes qu'il connaissait bien, c'était la mère Marie Martin et sa fille Marie Joagin qui lavaient des boyaux. Ah, qu'il dit : en vla cor des laveuses de Pazaune, en voilà des laveuses de nuit ! Personne n'avait vu les laveuses de nuit. C'était la légende ».

On imagine facilement, certaines personnes peureuses ou à l'imagination fertile pouvaient penser avoir affaire à des lavandières de nuit, en voyant ces travailleuses nocturnes.

Enfin, ce dernier récit, non dénué d'humour, nous montre une laveuse, peu tracassée par les êtres surnaturels : « Dans les années 20, Madame Gallic de Kéridy gagnait sa vie comme lavandière. C'était une femme intrépide et énergique. Toute la journée et jusque tard dans la nuit, elle lavait, rinçait et battait le linge au lavoir de poulafret. Mais il y avait des maisons tout près et les coups de battoir déniaient les voisins qui allèrent donc demander au garde-champêtre d'intervenir. Lui, vous pensez bien, n'avait pas tellement envie d'affronter la mégère. Il préféra ruser et lui flanquer la peur de sa vie pour la dissuader de revenir. Une nuit, il se déguisa avec drap sur la tête et chaînes aux mains et s'approcha du lavoir. Quand la lavandière l'aperçut, elle se leva et dit : **Arri eo itron Varia 'tont da rein un taol dorn din!** Voilà la Sainte Vierge qui vient me donner un coup de main. Empêtré dans son drap, le garde-champêtre n'eut que le temps d'éviter les deux mains qui tentaient de le pousser dans le lavoir. Et chaque soir, le quartier continua de résonner des coups de battoir de Madame Gallic. »⁸²

Aujourd'hui, les lavandières⁸³, qu'elles soient de nuit ou de jour n'apparaissent plus que sur les écrans de cinéma ou de télévision. En Bretagne et ailleurs, au cours des dernières décennies, le paysage des campagnes n'a cessé de se modifier sous les coups de boutoirs des bulldozers et la morsure des tronçonneuses. Parmi les principales victimes de ces instruments destructeurs on compte bien sûr les talus et les arbres mais aussi les lavoirs, dont on parle moins. Comme nous venons de le voir, ces petites pièces d'eau ont occupé une place d'importance à la fois dans la réalité quotidienne et dans l'imaginaire des populations. Il serait urgent de les faire sortir de l'oubli où le progrès risque de les noyer définitivement.

Je remercie Jean-Michel Guilcher, Gaël Milin, Fañch Morvannou et Daniel Bernard pour leur conseils et leurs suggestions pour la rédaction de cet article. Je remercie également Jacques Dervilly, Gwenaél et Jean-Paul le Lay pour leur aide dans les enquêtes de terrain. Bibliothèque du CRBC Brest et IUT Lannion. Au cours de l'année 96-97, nous avons pu recueillir une vingtaine de versions de cette légende des lavandières de nuit, essentiellement dans le Trégor où on semble en avoir mieux gardé le souvenir. (Dans son *Folklore de la France*, Sébillot en note 8 pour la Basse-Bretagne et 9 pour la Haute Bretagne)

Bibliographie :

J.G. Campbell, *Superstitions of the Highlands and islands of Scotland*, Glasgow 1900
H. D'Arbois de Jubainville, *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, Paris Ernest Thorin, éditeur, 1884.

⁸² Je remercie mon compère de terrain Jacques Dervilly de m'avoir communiqué ce témoignage.

⁸³ Voir P. Lysacht ci-dessus et E. Sorlin, *Cris de vie, cris de mort*, les fées du destin dans les pays celtiques, Helsinki, 1991.

Anne Guillou, *La femme, la terre, l'argent*, Guiclan en Léon, Beltan, 1990
 François Kergonou, *La vallée des lavoirs*, Editions mémoire de St Pierre, 1991
 Paul Sébillot, *Le folklore de la France*, 4 volumes
 Anatole Le Braz, *La légende de la mort chez les bretons armoricains*, Paris Champion, Réed 1912.
 Z. Le Rouzic, Carnac
 Jacques Dervilly, Plouezec, Kerity, Kerfot...au début du siècle, Presses bretonnes, 1981.
 Françoise Le Roux, Christian-J Guyonvarc'h, *La souveraineté guerrière d'Irlande*, Ogam, 1983
 Marcel Hamon, *La Poterie, hier et autrefois*, Presses bretonnes, 1969.
 Christophe Lefébure, *La France des lavoirs*, Editions Privat
 Saint Herbot au temps des lavandières, Association : sur les traces de François Joncour.
 Georges Vigarello, *Le propre et le sale*, Ed du Seuil
 Françoise Le Roux, Christian-J Guyonvarc'h, *La souveraineté guerrière d'Irlande*, Ogam 1982
 Marcel Hamon, *La Poterie Hier et autrefois*, Saint Brieuc 1969
 J Cooke, notes on Irish folklore from Connaught, *Folklore* t VII p 299
 Z. Le Rouzic, Carnac, *Carnac, Légendes traditions*, Vannes 1928.

Carte des lavoirs

Photos de Lannilis et de la fameuse lavandière

En Bretagne, l'imagination n'a que peu de peine à transformer en choses surnaturelles les réalités banales déformées par les indécisions nocturnes (Sébillot, *La Bretagne pittoresque et légendaire*)

ⁱ Les hommes (jeunes) étaient invités à donner le coup de main pour transporter les seaux quand on *coulait la lessive* mais c'étaient les femmes qui effectuaient le geste ultime de verser l'eau sur le linge.